



D'Orient en Occident

LES **TEMPLIERS**
DES ORIGINES À LA FIN DU XII^e SIÈCLE

snoeck

Les auteurs	4	Au berceau du Temple	
Préface Philippe Pichery	11	Hugues de Payns, les « proto-Templiers » et l'incipit du Temple	70
Introduction : retour aux origines Arnaud Baudin et Philippe Josserand	12	Simonetta Cerrini	
Écrire les origines de l'ordre du Temple		Il pellegrinaggio in Terrasanta fra XI e XII secolo	87
Les représentations des origines du Temple dans la chronique de Guillaume de Tyr	20	Sonia Merli	
Pierre-Vincent Claverie		Hugues de Blois et l'Orient : du comté de Troyes à l'ordre du Temple	105
<i>Hugonis de Paens Memoria.</i> Une mémoire en images (XII ^e -XXI ^e siècles)	27	Arnaud Baudin	
Thierry Leroy		Foulques V, de l'Occident à l'Orient : les réseaux du comte d'Anjou	122
« Les Templiers sont parmi nous » : franc-maçonnerie, imaginaire chevaleresque et légende templière	40	Bruno Lemesle	
Pierre Mollier		Bernard de Clairvaux et l'ordre du Temple	135
Aux origines de l'ordre du Temple : histoire, écriture et historiographie	56	Annie Noblesse-Rocher	
Philippe Josserand		Les Templiers et la ruine du royaume de Jérusalem : une fable politique de Guillaume de Tyr	147
		Florian Besson	
		Le baronnage de Terre sainte au miroir de ses sceaux	160
		Marie-Adélaïde Nielsen	

Un nouvel ordre de l'Église latine

The Other Augustinian
Consortium.
The Templars and the Smaller
Communities of Regular Canons
of the Crusader States 180
Wolf Zöllner

Au regard du Temple : la notion
d'« ordre » et ses mutations
au XII^e siècle 194
Florent Cygler

Processes of Institutionalisation
in the Order of the Temple 204
Jochen Schenk

The Reception of the *ordo novus*
of the Temple, 1120-1150 220
Helen Nicholson

Regards croisés de chrétiens
non latins sur les Templiers
en Méditerranée orientale 234
Marie-Anna Chevalier

The Templars in Central Europe
during the Twelfth Century 252
Karl Borchardt

L'ordre du Temple au Portugal
(XII^e-XIII^e siècles) 270
Luís Filipe Oliveira

Traces matérielles de la présence templière

Les fortifications de l'ordre
du Temple au XII^e siècle :
état des connaissances 286
Jean Mesqui

La Tour de Détroit et les débuts
de l'ordre du Temple 308
François Gilet

Le site archéologique
de Château-Pèlerin 328
Vardit R. Shotten-Hallel

Entre fondation et construction :
essai de chronologie sur
quelques commanderies
du quart nord-est
de la France 343
Vincent Marchaisseau, Cédric Moulis,
Cédric Roms et Pierre Testard

Conclusion. Des origines
au procès d'État : mystique
nobiliaire des Lieux saints
et vicariat christique 372

Appendices

Résumés 382

Abstracts 392

Index 402

Crédits photographiques 415

Les fortifications de l'ordre du Temple au XII^e siècle : état des connaissances

Jean Mesqui

Tenter un état de l'art sur l'architecture fortifiée des origines à la fin du XII^e siècle, sujet calqué sur le thème général du présent colloque, n'est pas sans poser à l'historien de l'architecture des problèmes redoutables, car peu des forteresses templières antérieures à la fin du XII^e siècle sont bien connues archéologiquement, moins encore sont datées de façon certaine. Aussi doit-on aborder ce sujet avec beaucoup de prudence, d'autant qu'un tel exercice impose de réaliser un grand écart entre l'est et l'ouest de la Méditerranée, pour évoquer tant l'architecture du Proche-Orient que celle de la Reconquista en Espagne et au Portugal. Il impose également de simplifier, voire de caricaturer en ne retenant qu'un nombre de sites limité ; enfin, il comprend le risque de méconnaître des recherches récentes, et nous espérons que le lecteur saura nous en excuser. Afin de permettre une vision synthétique des plans des édifices à une même échelle, nous les avons regroupés dans trois planches consacrées, l'une aux châteaux templiers du Proche-Orient, la deuxième, à titre de comparaison, à trois châteaux hospitaliers du Proche-Orient particulièrement importants, enfin la troisième aux châteaux templiers de la péninsule Ibérique.

Les fortifications au Proche-Orient

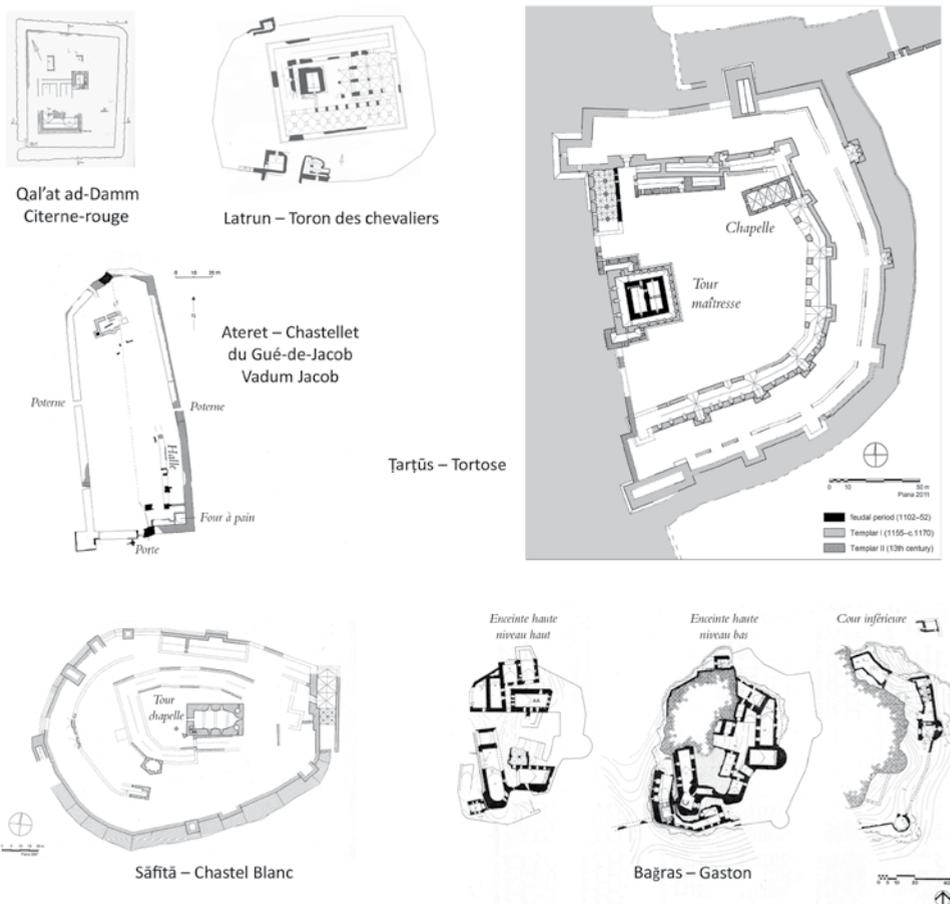
La première implantation des chevaliers du Christ fut sur, ou plutôt sur et sous l'esplanade du Temple de Jérusalem, dans l'ancien palais que s'était constitué Baudouin I^{er} à l'intérieur de la mosquée al-Aqsâ, et qu'il concéda au nouvel ordre. On ne s'attardera pas sur ce vaste ensemble de salles comprenant des caves voûtées d'époque hérodienne, et des superstructures essentiellement islamiques, réutilisées et transformées à l'époque croisée, puis à nouveau



Fig. 1 Latrun-Toron des Chevaliers (Israël).
Vue aérienne de dessus interprétée.

transformées en mosquée après la reconquête de Jérusalem par Saladin. Il ne s'agit pas, en effet, d'une fortification à proprement parler, même si l'esplanade du Temple était à la fois un lieu sacré et une forteresse.

Si le rôle prioritaire de protecteurs des pèlerins en route vers les Lieux saints résulte d'une tradition apocryphe, l'implantation des premiers sites fortifiés exploités par les Templiers se concentre bien sur ces chemins conduisant de Jaffa à Jérusalem, et ceux de Jérusalem aux Lieux saints de la mer Morte. Pour autant, à en croire, ici encore, la tradition et les chroniques, les initiatives visant à protéger les itinéraires ne furent pas le fait des chevaliers de l'ordre : voyons par exemple Yalo/Chastel-Arnaut, construit, disent les chroniqueurs, par le roi de Jérusalem pour surveiller le défilé montagneux difficile où se déroulait le chemin des pèlerins. Pris et reconstruit en 1130-1132 par le patriarche de Jérusalem et la population de la ville afin de faire face aux raids des musulmans encore fortement implantés au sud-est à Ascalon, il était dans la main des Templiers en 1179, mais on ignore quelle fut la contribution, sans doute importante, de l'ordre militaire naissant aux vestiges visibles bien peu révélateurs aujourd'hui : une fortification de plan probablement rectangulaire dont deux murailles subsistent, l'une renforcée par un contrefort, un escalier et une salle voûtée enterrée ne sont, malheureusement, que la partie émergée d'une petite forteresse « momifiée » après Hattin.



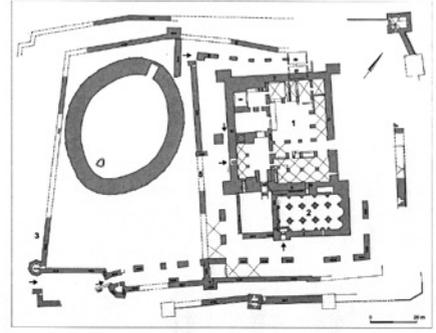
Pl. 1 Plans des châteaux templiers du Proche-Orient.

À quelques centaines de mètres de Yalo/Chastel-Arnaut, la forteresse de Latrun/Toron des chevaliers présente des restes plus significatifs (**fig. 1**). La place était d'importance, surveillant l'entrée du défilé dans lequel s'engage le chemin de Jérusalem : durant la guerre des Six Jours, en 1967, le promontoire fut réoccupé par l'armée jordanienne et entièrement parcouru par des tranchées défensives qui furent vrillées dans toutes les directions par les soldats. De plus, un poste militaire fut édifié sur les ruines (**pl. 1, fig. 1**). D'après la *Chronique d'Alphonse VII empereur*, le château aurait été fondé en 1138 par le comte Rodrigue Gonzalez de Lara, qui l'aurait donné aussitôt aux Templiers. En ce cas encore, on peut s'interroger sur la relation de cause à effet : si Rodrigue fut l'initiateur, les maîtres d'œuvre ne furent-ils pas les Templiers eux-mêmes ? Le château est mentionné ensuite en 1169-1171 par Benjamin de Tudèle en tant que *Toron de los Caballeros*, confirmant qu'il était occupé par les Templiers. Le site a été détruit après Hattin,

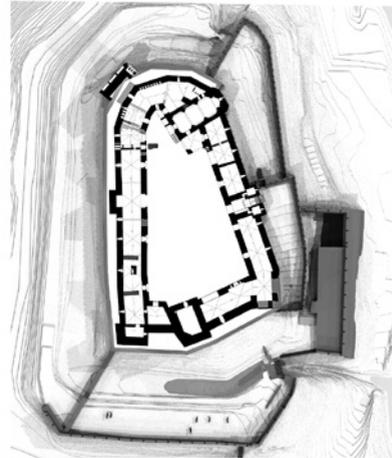
et n'a plus resservi jusqu'à l'époque moderne, malgré des projets lors de l'intermède franc de 1229-1239 ; on y retrouve encore la structure d'un très grand château à deux enceintes, dont le plan a été restitué, non sans incertitudes, par Matthew Pease en 1989, et publié par Denys Pringle dans son *Gazetteer*.

Au sein de la première enceinte peut-être rectangulaire, de 69 m par 56, prenait place une tour maîtresse presque carrée de 14 à 15 m de côté, qui dominait des salles et galeries voûtées longeant les faces du quadrangle. Une deuxième enceinte de forme ovoïdale ceinturait cet ensemble. Au nord-ouest demeurent les restes d'une petite tour carrée pourvue d'une archère assez primitive, sans plongée, très semblable à celle de l'enceinte de Beit Guvrin/Beth Gibelin bâtie par les Hospitaliers dans la seconde moitié du XII^e siècle (**pl. 2**) ; au sud, sous le poste de commandement moderne, apparaissent les substructions de deux ouvrages plus importants qui encadraient peut-être un accès, où l'on trouve des voûtes d'arêtes et, ici encore, une archère assez fruste. On ignore tout aujourd'hui de l'élévation primitive. Deux magnifiques chapiteaux romans, depuis longtemps transportés à Istanbul, décoraient peut-être la chapelle castrale.

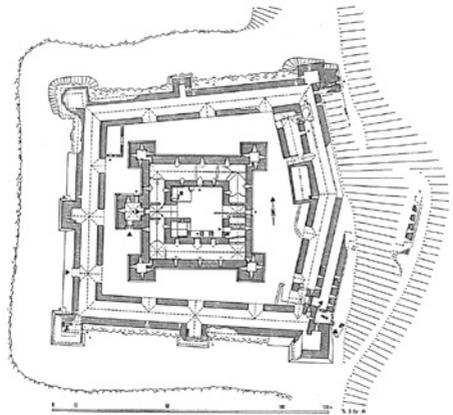
De l'autre côté de Jérusalem, au-dessus des gorges qu'emprunte la route de Jéricho et de la mer Morte, le petit poste de Qal'at at-Damm/Citerne rouge avait peut-être quelque ressemblance structurelle, d'après un croquis



Beit Guvrin - Beth Gibelin



Qal'at al-Hosn - Crac des chevaliers



Kochav HaYarden - Belvoir

Pl. 2 Plans des châteaux hospitaliers du Proche-Orient.



Fig. 2 Tartūs - Tortose (Syrie). Vue aérienne de la ville prise depuis le nord-est en 1936 avant les transformations modernes. On a encadré le volumineux pâté de maisons ottomanes qui s'est installé au-dessus et à la place de la grosse tour. Noter les contours des deux enceintes successives.

dressé par Matthew Pease en 1988, également publié par Denys Pringle : une enceinte subrectangulaire d'environ 60 m par 50 entourée d'un fossé creusé dans le rocher, une tour maîtresse de 9 m par 8 environ conservant une salle voûtée en élévation, des galeries voûtées le long des murs de façon discontinue (**pl. 1**). Récemment, des fouilles ont exhumé les restes de mangeoires pour des chevaux ou des mules.

Établie à la sortie de Jaffa, dominant le grand chemin des pèlerins, la fortification de Yazur/Casal des Plaines conserve une tour maîtresse protégeant le chemin de Jaffa à proximité de cette dernière ville ; elle aurait été construite lors des hésitations du roi Richard en 1192 pour partir à la conquête de la Ville sainte, mais existait sans doute auparavant. Les restes ne sont pas suffisants pour proposer un plan.

Bien différent dans son objectif, qui était la défense des frontières nord-est, ainsi que dans son concept, le château du Chastellet du Gué-de-Jacob, appelé maintenant Vadum Jacob, au nord du royaume de Jérusalem, fut commencé en



Fig. 3 Sāfitā – Chastel Blanc (Syrie). Vue aérienne du centre de l'agglomération prise depuis le nord-ouest en 1936. Sur cette photographie antérieure aux transformations modernes, on reconnaît bien les contours des deux enceintes du château templier.

octobre 1178 – selon certains chroniqueurs c'était une initiative des Templiers, tandis que régnait une trêve entre Saladin et Baudouin IV (**pl. 1**). Il ne fut jamais achevé, puisque neuf mois plus tard Saladin le prit d'assaut et le détruisit de fond en comble. Son plan est déterminé par l'éminence qui domine le gué : une enceinte allongée subrectangulaire, une seule tour flanquante carrée, une porte dépourvue de flanquements, devaient accueillir intérieurement des galeries voûtées. Deux poternes, sur les longs flancs, étaient-elles destinées à desservir plus tard des tours qui font curieusement défaut ? Si tel était le cas, ceci montrerait comment la construction d'une forteresse en ces temps de guerre pouvait être phasée.

Tarṭūs/Tortose et Sāfitā/Chastel Blanc (**pl. 1**), dans le comté de Tripoli au nord, sont encore bien différentes.

Tarṭūs était une petite ville côtière et portuaire d'origine phénicienne au nord du comté de Tripoli, siège d'un pèlerinage à Marie (**fig. 2**). Après un assaut dévastateur par Nūr ad-Dīn, l'évêque du lieu concéda en 1152 la seigneurie temporelle au Temple, à condition que celui-ci reconstruise le *castrum*. L'ensemble



Fig. 4 Bağras - Gaston (Turquie). Vue intérieure du bâtiment sommital, orienté à l'est.

fortifié qui en résulta est considérable ; il s'étale chronologiquement sur la seconde moitié du XII^e et le XIII^e siècle (**fig. 2**). Au cours de la seconde moitié du XII^e siècle, les Templiers entourèrent les ruines de la tour carrée préexistante par une chemise couverte d'une demi-voûte en berceau, leur permettant d'édifier une énorme grosse tour (31 × 36 m) rectangulaire qui dut accueillir leurs quartiers et leur commandement. Durant la même période, une enceinte semi-circulaire flanquée de saillants rectangulaires fut édifiée, peut-être sur les bases d'une enceinte antérieure ; elle était garnie sur toute sa circonférence par des galeries voûtées, et au nord de la grosse tour par un bâtiment rectangulaire voûté, peut-être une écurie. La grande salle et la chapelle, comme la seconde enceinte, sont plus tardives. Malheureusement, rien ne demeure, ici encore, de l'élévation de la grosse tour du XII^e siècle faussement attribuée par un chroniqueur à un roi de France, sans doute Louis VII.

Sāfitā/Chastel Blanc est connu par sa tour-chapelle, antérieure à 1202, qui s'élève sur une colline, entre Tarṭūs et le Crac des chevaliers (**pl. 1, fig. 3**). On néglige généralement les deux enceintes ovoïdales plus ou moins flanquées, la seconde encore garnie de quelques restes de galeries voûtées, qui faisaient de cette place une forteresse de premier plan dans l'arrière-pays, avant les montagnes de l'Anti-Liban. La tour-chapelle est certes un *unicum*, où la chapelle est coiffée par un dortoir, sous la terrasse, constituant un regroupement saisissant des deux fonctions de l'ordre, prier et combattre.

Enfin, pour le Proche-Orient, mentionnons le château de Bağras/Gaston, bâti sur une éminence montagneuse de l'Anti-Taurus (**pl. 1**) ; ici, contrairement aux précédents sites, les dénivellations sont telles qu'on peine à acquérir une vision d'ensemble, et les campagnes de construction tellement imbriquées qu'on y reconnaît difficilement l'œuvre des Templiers, en particulier une très grande salle couronnant l'éminence dont on peut se demander si elle n'était pas la chapelle, avec un chevet plat à triplet (**fig. 4**).

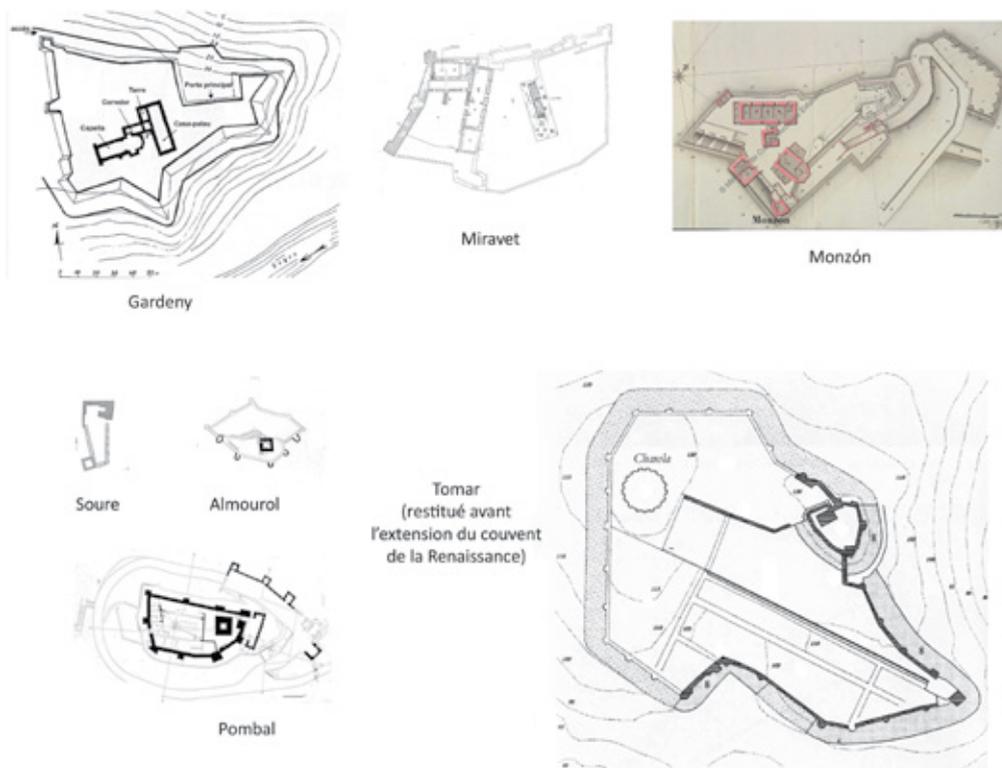
On peut traduire cette énumération en juxtaposant les plans, à même échelle ; cela donne une bonne idée de la variabilité des programmes et des solutions retenues pour fortifier les lieux. Une diversité qui se retrouve dans la fortification des Hospitaliers à la même époque (**pl. 1, pl. 2**) ; avec peut-être une tendance à plus de régularité, mais n'est-ce pas un simple effet dû à la diversité des situations ? Quoi qu'il en soit, on perçoit avec force la différence entre les fonctionnalités, avec de véritables forteresses de garnison, le plus souvent dotées de deux enceintes concentriques, et les simples forts d'arrêt ou de protection, bien plus simples.

Les fortifications en terre de Reconquista

C'est dans la Couronne d'Aragon, comprenant la Catalogne et l'Aragon, que demeure conservé l'un des plus beaux patrimoines fortifiés dû à l'ordre du Temple. On en retiendra ici trois grandes forteresses, Miravet, Gardeny dans le premier royaume, et Monzón, dans le second.



Fig. 5 Miravet (Catalogne, Espagne). Vue générale du château pris depuis le sud. Sur la droite de la photo, le château haut, avec la haute muraille incorporant les trois petites fenêtres de la chapelle, et les trois tours carrées flanquant la face ouest. Sur la gauche, enceinte de la basse-cour.



PL. 3 Plans des châteaux templiers en péninsule Ibérique.

Miravet, l'une des forteresses les plus emblématiques de la Catalogne, fut donnée à l'ordre par Raymond-Bérenger IV en 1153 (pl. 3, fig. 5). L'archéologie a révélé que le plan de ce château doit beaucoup à une fortification andalouse préexistante, flanquée de saillants rectangulaires ; il est plausible que l'enceinte haute massive que l'on voit aujourd'hui suit le contour de l'ancien *hişn*. Sur l'un de ses flancs, un bâtiment multifonctionnel remarquable contient des espaces de stockage et au-dessus une chapelle. Quelques années plus tard, ce premier bâtiment fut accolé par une vaste galerie de cloître appelée le *de profundis* dans la documentation ancienne, elle-même surmontée du logis dit du commandeur, qui pourrait bien être le dortoir. Le tout est desservi par un escalier en vis à noyau portant marches qui date au mieux du dernier quart du XII^e siècle. Une aile en retour contient le réfectoire, qui ne fut bâti qu'après destruction de la muraille andalouse, et qui a révélé deux phases constructives. Toutes choses égales par ailleurs, on note ici le concept de bâtiment multifonctionnel, qui n'est pas sans rappeler Chastel Blanc.



Fig. 6 Gardeny (Catalogne, Espagne). Vue du noyau castral, composé par l'église, à gauche, raccordée à un long bâtiment rectangulaire accueillant réfectoire et/ou dortoir.



Fig. 7 Monzón (Aragon, Espagne). Vue de l'abside circulaire de la chapelle templière.



Fig. 8 Soure (Portugal). Vue de la face est de l'enceinte, autrefois flanquée de chaque côté par une tour. Dans cette face s'ouvrent au premier étage de petites fenêtres géminées romanes du XII^e siècle.



Fig. 9 Pombal (Portugal). Vue d'ensemble prise de l'ouest. On voit cinq des neuf tours quadrangulaires flanquantes, dominées par la tour maîtresse carrée.



Fig. 10 Almourol (Portugal). Vue d'ensemble du château sur son île, prise depuis le nord-est.



Fig. 11 Tomar (Portugal). Vue d'un élément d'enceinte flanqué de tours en U et d'une tour quadrangulaire, avec leur talus rapporté.

On retrouve ce même concept, mais écrit différemment, à Gardeny (**pl. 3**), donné aux Templiers en 1149. Ici, à côté de la chapelle d'une simplicité cistercienne, un grand bâtiment barlong à deux niveaux accueille au premier étage une grande salle – le dortoir – accessible par un escalier extérieur et la chambre du châtelain ; une vis gagne de là la terrasse (**fig. 6**). Joan Fuguet-Sans a restitué une enceinte à tours rectangulaires autour du groupe de bâtiments qui encadraient une cour centrale.

En Aragon, c'est en 1143 que le château de Monzón, d'origine maure, fut donné au Templiers (**pl. 3**). Transformé en citadelle, il comprend encore une tour de l'hommage attribuée à l'époque pré-chrétienne, une très grande chapelle à chevet semi-octogonal et abside semi-circulaire (**fig. 7**), une grande salle (réfectoire) voûtée en berceau, une tour résidentielle rectangulaire et enfin une tour trapézoïdale attribuées au XII^e siècle. L'ensemble paraît curieusement désorganisé ; sans doute du fait de la disparition des murs d'enceintes primitifs, on a peine à comprendre la disposition des divers bâtiments et leurs liens.

Au Portugal, le contexte fut différent, puisque le premier don de château intervint en 1128 dans le cas de Soure, qui fut à notre connaissance la première donation à l'ordre dans tout le pourtour de la Méditerranée (**pl. 3**). Il s'agissait primitivement d'une salle triangulaire tronquée au sud, éclairée au premier étage par des fenêtres bifores attribuées à la fin du XI^e siècle (**fig. 7**). Elle fut flanquée au sud par des tours carrées attribuées aux Templiers, dont une a été détruite au XIX^e siècle. On a peine à s'imaginer qu'une garnison importante stationnait ici. Dans le reste du pays, la construction a été profondément marquée par la figure de Gualdim Pais, grand-maître de 1157 à 1195 après avoir passé quelque temps en Orient. On citera trois grands édifices qui furent fondés par lui selon la tradition. Pombal est fait d'une enceinte semi-ovoïdale flanquée de tours rectangulaires à archères, dont l'accès est protégé par une barbacane puissante à deux entrées, et par une enceinte basse où une chapelle occupait une tour d'angle (**pl. 3, fig. 9**). L'enceinte intérieure entourait une tour maîtresse datée de 1171 par une inscription. Des bâtiments d'habitation et celliers étaient accolés aux flancs de l'enceinte ; les fenêtres qui s'y ouvrent montrent un réaménagement de la fin du Moyen Âge. Les couronnements ont été dans l'ensemble refaits, et la tour maîtresse défigurée par un escalier extérieur. Le château d'Almourol a un statut iconique, dressé sur une île au-dessus des eaux du Tage (**pl. 3, fig. 10**) ; il est articulé en une enceinte haute couronnée de hourds, flanquée par des tours en U très minces autour d'une tour carrée datée de 1171, et une enceinte basse en tenailles également flanquée de tours du même type. L'attention portée à ce schéma de flanquement est exceptionnelle, en particulier aux abords de la porte d'entrée basse. Deux fenêtres géminées présentes dans les murs de la basse-cour attestent la présence de bâtiments disparus ; d'autre part, tours et courtines sont percées d'archères frustes aux fentes très larges qui pouvaient servir à éclairer les salles.



Fig. 12 Tomar (Portugal). Vue intérieure de la voûte de la *charola*.

La tour maîtresse de plan rectangulaire, en général pratiquement inhabitable, semble d'ailleurs avoir constitué une caractéristique des châteaux bâtis par Gualdim Pais, comme à Longroiva, Mogadouro, Penas Roias. On la retrouve dominant le site mythique de Tomar, fondé par Pais en 1157, construit, dit-on, en dix ans à la place de l'ancienne médina. Perchée sur une éminence rocheuse, elle était entourée par une petite enceinte flanquée de tourelles quadrangulaires (**pl. 3**). L'enceinte du site au tracé irrégulier est flanquée par des tours semi-circulaires et rectangulaires percées d'archères au niveau du chemin de ronde des courtines. Un grand talus maçonné a été rapporté après coup ; on le compare généralement sans beaucoup de réalisme avec celui du Crac des chevaliers en Syrie, qui avait une tout autre structure et finalité (**fig. 11**).

Le réduit sommital était relié par une muraille à l'église, ou *charola*, qui fait de Tomar un *unicum* de l'histoire templière. Ici, une enveloppe hexadécagonale à contreforts encercle une rotonde formée de huit piliers, rappelant les plans centraux du Dôme du Rocher et du Saint-Sépulcre de Jérusalem (**fig. 12**).

Des plans d'ensemble variés, une mise en œuvre pragmatique des fonctions

Les plans d'ensemble de ces fortifications sont extrêmement variés, dépendant de facteurs liés à l'assise naturelle, à la préexistence ou non de fortifications antérieures, mais aussi de paramètres que nous ne maîtrisons plus, qu'il s'agisse du caractère plus ou moins urgent des travaux, ou encore de l'importance stratégique du lieu, et du rôle joué par la place dans l'échiquier politico-militaire du temps.

Il n'est pas étonnant, dès lors, que les enceintes s'adaptent à ces contraintes ; cependant, on peut dès à présent noter la prédominance au Proche-Orient de fortifications annulaires, où l'enceinte, voire les enceintes, sont bordées intérieurement par des bâtiments voûtés formant de grandes halles continues. Le systématisme d'une telle disposition ne se retrouve pas en péninsule Ibérique, où au demeurant il est bien rare de conserver les bâtiments d'origine. Cette disposition – surtout présente dans les châteaux de plaine – était certainement due à la nécessité impérieuse de protéger hommes, animaux et réserves de l'ardeur du soleil ; elle n'est pas sans rappeler les couverts des villes neuves médiévales autour de la place centrale. Malgré cette diversité des plans, on constate une tendance très nette à l'usage de flanquements par des tours, tels qu'ils faisaient alors leur apparition dans le monde occidental. Les Templiers utilisèrent de manière quasi exclusive le plan rectangulaire, au Proche-Orient comme en Espagne. En cela, les constructeurs ne faisaient que suivre les usages les plus fréquents du temps.

Seules les fortifications portugaises de Gualdim Pais à Tomar et Almourol font exception, avec un plan en U qui appartient à un courant très puissant marquant les grandes fortifications urbaines et castrales présentes à Ávila, Tolède et d'autres lieux sur la péninsule, en général attribuées à l'extrême fin du XI^e et au XII^e siècle¹. À l'inverse, on peut se demander pourquoi les autres forteresses du Temple de la péninsule Ibérique ne furent pas plus imprégnées par ce courant assez unique en Europe.

Les archères font leur apparition dans la majorité des sites, ainsi que les hourds dans les superstructures ; il s'agit le plus souvent, comme à Almourol, Pombal, Tomar, de grandes fentes larges assez sommaire, mais il existe à Latrun des archères mieux appareillées, même si elles sont courtes, manifestement destinées au tir à l'arbalète. Majoritairement, ces sites sont pourvus de tours maîtresses quadrangulaires isolées. Au Proche-Orient, elles devaient ressembler à celle de Qal'at Umm-Ḥūš, site non identifié, peut-être templier, et être destinées à stocker des réserves et à assurer un retranchement très temporaire ; en Europe, elles sont particulièrement présentes au Portugal, où il s'agit de « tours-beffrois » sans vocation résidentielle, utilisées au mieux comme guettes et comme prisons, avec un rôle ostentatoire évident. Rien de commun donc avec les tours orientales.



Fig. 13 Gardeny (Catalogne, Espagne).
Vue intérieure de la salle haute du logis.

Les grosses tours résidentielles furent rares : la plus importante fut celle de Tarṭūs, atteignant plus de 30 m de côté ; on en répertorie une autre, moins imposante, à Monzón. Mais cette grosse tour de Tarṭūs fut, du fait de ses dimensions, un édifice plurifonctionnel que les Templiers semblent avoir apprécié.

Les sites sans tour maîtresse d'aucune sorte sont rares : on citera le cas de Gardeny, mais ici la grande tour-dortoir jouait vraisemblablement ce rôle. En revanche, le Chastellet du Gué-de-Jacob n'est pas sans ressemblance avec le Crac des chevaliers des Hospitaliers, contemporain, même si probablement le programme ne fut pas développé jusqu'à son terme ; il présente un cas intéressant de château sans tour maîtresse ; Miravet figure aussi dans ce groupe.

Il est intéressant de noter que, suivant les cas, les édifices plurifonctionnels faisant fonction de tour maîtresse pouvaient accueillir la superposition d'une chapelle et d'un dortoir, comme à Sāfītā/Chastel Blanc et à Miravet, ou celle d'un simple cellier et d'un dortoir, comme à Gardeny (**fig. 13**). On ne peut s'empêcher de mettre en relation ces édifices avec la commanderie Saint-Blaise de Hyères, sur la côte méditerranéenne, un peu plus tardive, où se superposaient une chapelle et une *aula* qui fut sans doute un dortoir pour la garnison (**fig. 14**).

L'élément le plus stable dans ses caractéristiques au sein de toutes ces fortifications est certainement la chapelle castrale, quasi uniformément formée d'une seule nef voûtée en berceau brisé supportée par des arcs doubleaux

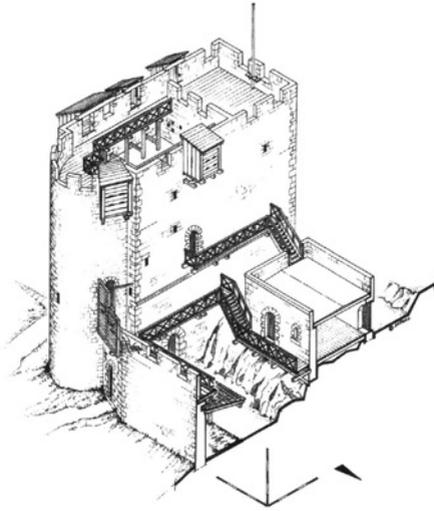


Fig. 14
Hyères (France). Commanderie de Saint-Blaise,
restitution. Dessin Muriel Vecchione.

rectangulaires, prolongée par une abside semi-circulaire. Comme dans l'art cistercien, les décorations sont rares : on note comme une exception les chapiteaux sculptés de Miravet ou ceux de Gardeny, le haut des piliers faisant généralement corps avec la corniche moulurée marquant le début de la voûte. On observe, dans l'architecture hospitalière au Proche-Orient, la même tendance architecturale, avec des variations comme à Qal'at al-Marqab/Margat, où demeurent de beaux chapiteaux corinthiens. L'enrichissement par des décors peints intervient le plus souvent au XIII^e siècle, voire plus tard.

Deux chapelles se distinguent nettement. D'abord la *charola* de Tomar,

unique en son genre, qui, avec son plan centré, n'est pas sans rappeler les autres églises à plan centré des Templiers, telles Londres, Paris ou d'autres. Ce type de construction centrée ne fut jamais fréquent dans les fortifications templières : on le rencontre avec éclat au XIII^e siècle à Atlit/Château-Pèlerin.

Une autre variation, assez rare, est relative aux chevets plats ; il n'est guère qu'une chapelle, celle de Bağras/Gaston, qui pourrait avoir été de ce type au XII^e siècle. Un exemple apparaît au siècle suivant à la chapelle templière de Tartūs/Tortose. En un cas seulement, Monzón, l'abside débordante de l'enceinte est utilisée comme flanquement, comme ce fut le cas dans la fortification hospitalière au Crac des chevaliers.

Sans étonnement, on remarque dans la plupart de ces édifices de longues salles voûtées en berceau brisé ; lorsqu'elles sont en rez-de-chaussée ou entresol, il ne fait guère de doute qu'elles servaient de réfectoire (cas de Monzón et de Miravet) ; lorsqu'elles sont au premier étage, on hésite entre la fonction de réfectoire ou celle de dortoir. La question ne se pose pas pour Sāfitā/Chastel Blanc, d'autant que la connexion par un escalier entre la chapelle et la salle supérieure témoigne du lien intime existant entre les deux fonctions, en particulier du fait de la prière de nuit. C'est le cas également à Gardeny, alors qu'à Miravet, un dortoir aurait pu occuper le dessus de la grande galerie de la chapelle, communiquant directement avec la terrasse du réfectoire.

Mais le cas de Bağras/Gaston prouve que le nombre de salles voûtées put être largement supérieur, sans qu'on puisse placer une fonction sur chacune d'entre elles.



Fig. 15 Ateret/Le Chastellet du Gué-de-Jacob – *Vadum Jacob*. Vue du four à pain à deux niveaux.

En effet, outre les fonctions majeures qu'étaient la prière, le repos et le repas, les châteaux templiers devaient accueillir bien d'autres fonctions liées à leur activité : les cuisines, l'infirmerie, les écuries, la sellerie, les forges, l'armurerie, etc.

Rares sont, en définitive, les édifices qui conservent les traces de ces fonctions : on voit certes des écuries à Miravet dans une longue salle voûtée de la basse-cour ; au petit château de Khirbat Dustray/Détroit, près d'Atlit, existaient des écuries exceptionnelles, dont les mangeoires étaient creusées dans le rocher support de la fortification, et l'on a retrouvé quelques mangeoires à Citerne-Rouge². On est loin, malheureusement, des deux vastes écuries voûtées du Crac des chevaliers, dont l'une était surmontée d'un dortoir affecté probablement aux Turcoples, ces mercenaires chrétiens qui servaient dans les troupes templières.

Les cuisines ne sont pas mieux loties dans les châteaux templiers, faute d'avoir été conservées, ou d'avoir fait l'objet de fouilles ; ainsi, on localise les cuisines de Miravet au sud du réfectoire, dans un bâtiment d'origine maure, mais il n'existe plus rien de leur aménagement. En fait, c'est vers les châteaux hospitaliers du Proche-Orient qu'il faut se tourner pour trouver des installations formées par de grands fourneaux capables d'accueillir des marmites pour la cuisson des légumes ou de la viande – lorsqu'elle n'était pas rôtie (Beit Guvrin/Beth Gibelin ; Apollonia/Arsur, Belvoir, Qal'at al-Marqab/Margat)³ ; on peut espérer que les recherches en cours sur Atlit/Château-Pèlerin apporteront du nouveau à ce sujet, mais dans la plupart des cas ce genre d'installations a disparu au gré des transformations des forteresses⁴.

De même, les boulangeries, élément fondamental pour la subsistance d'une garnison templière – comme de toute armée –, ont bien rarement survécu. On a la chance de conserver au Chastellet du Gué-de-Jacob une très belle installation possédant un four à deux chambres superposées de grandes dimensions, permettant la cuisson de pains à échelle quasi industrielle pour fournir des garnisons qui pouvaient aller jusqu'au millier de personnes (**fig. 15**). Elle appartient à une génération de fours du même type qu'on peut repérer dans les fortifications hospitalières (Belvoir, le Crac des chevaliers)⁵.

En définitive, la connaissance des châteaux templiers des débuts de l'ordre est très lacunaire. Car si l'on peut, comme je l'ai fait rapidement ici, dresser un panorama de l'architecture pour les fonctions primaires, l'usage quotidien de ces châteaux reste problématique à cerner. On peut regretter ainsi que le résultat des fouilles réalisées au Chastellet du Gué-de-Jacob dans les années 1990 n'ait jamais été publié ; ce château offrait l'avantage d'un site fossile, en revanche sa vie fut limitée aux huit mois de la construction et du siège, alors que probablement les installations étaient sommaires. Les chroniqueurs musulmans ne nous disent-ils pas que lors du siège, l'incendie déclenché par les mineurs de Saladin embrasa le campement des troupes stationnées à l'intérieur, et que même le capitaine de la garnison se jeta dans le feu... Peut-être un jour aussi, le site fossile d'Atlit/Château-Pèlerin viendra-t-il apporter quelque lumière sur ces usages.

Mais retenons que, pour l'essentiel, la fortification templière est, comme toutes les autres, essentiellement fonctionnelle, et la vie qui s'y déroule et celle de moines-soldats, tantôt à la prière, tantôt à l'exercice, tantôt à la guerre. Des édifices tels que Tomar et Château-Pèlerin, où les chapelles ont une importance symbolique particulière, sont rarissimes, et sont, finalement, limités aux sièges « nationaux », sans doute pour y rappeler le souvenir du Saint-Sépulcre.

C'est d'ailleurs par le siège parisien du Temple, lui-même doté d'une église à plan centré, que nous terminerons cette évocation de la fortification templière au XII^e siècle. Inutile de chercher ici une forteresse à l'instar des châteaux conquérants du Proche-Orient et de la péninsule Ibérique : l'enceinte de l'enclos du Temple était peu flanquée – au demeurant de tourelles sur contreforts qui paraissent bien tardives à en juger par la seule conservée. Dès avant la fin du XII^e siècle, la maison du Temple possédait ici une tour maîtresse carrée voûtée d'ogives à tous les étages, la « tour César », si l'on en croit la description juste avant sa destruction. Rien ici de « militaire », mais, comme dans les « torres de Menagem » de Gualdim Pais, une affirmation féodale qui se justifiait par le statut des Templiers sur leurs terres. Elle eut une destinée effacée par la grosse tour du Temple, demeurée célèbre dans le paysage parisien durant l'Ancien Régime.

1 Sur Ávila, voir le très beau site Internet, consulté le 27/03/2022, en ligne : <http://muralladeavila.com/es/>, qui comporte plusieurs articles historiques, archéologiques et d'histoire de l'art

sur la muraille. Voir aussi Entrecanales et González 2017. Sur Tolède, voir Carrobbles Santos 2004 qui contient un très grand nombre d'articles sur les diverses murailles de la ville et leur

restauration. Ces publications remettent totalement sur le métier les datations très hautes généralement affirmées jusqu'à présent, en présentant des ensembles beaucoup plus complexes.

2 Voir ici Gilet 2023, p. 308-327.
3 Mesqui 2019.
4 Voir dans le présent volume l'article de Vardit Shotten-Hallel (Shotten-Hallel 2023, p. 328-342).
5 Goepp, Mesqui et Yehuda 2021.

Bibliographie

On se limite ici à la bibliographie utilisée pour cet article, qui couvre l'activité de fortification des Templiers au cours du XII^e siècle, excluant en conséquence les grands sites fortifiés du Proche-Orient (Château-Pèlerin-Atlit, Saphet-Safed, Sidon-Saïda) ou d'Europe, tel Peñíscola. Il ne s'agit pas d'une bibliographie exhaustive, et nous ne pouvons prétendre avoir couvert la littérature la plus récente, en particulière archéologique ; nous prions les chercheurs qui seraient omis de nous en excuser.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Pour qui veut un panorama de l'architecture militaire des Templiers aux XII^e et XIII^e siècles autour de la Méditerranée, il est indispensable de consulter Biller 2014, seul livre à caractère scientifique présentant « la » matière de façon synthétique et illustrée par des plans nombreux.

Biller 2014 – Thomas Biller, *Templerburgen*, Darmstadt, Philipp von Zabern, 2014.

PROCHE-ORIENT

Sur l'ensemble du Proche-Orient, Müller-Wiener 1966 demeure une référence incontournable. Dans sa belle thèse sur l'ordre du Temple en Terre sainte et à Chypre, Pierre-Vincent Claverie a également fourni des notices sur les implantations templières, à dominante plus historique qu'architecturale :

Claverie 2005 – Pierre-Vincent Claverie, *L'Ordre du Temple en Terre sainte et à Chypre au XIII^e siècle*, 3 vol., Nicosie, Centre de recherche scientifique, 2005.

Gilet 2023 – François Gilet, « La Tour de Destroit et les débuts de l'ordre du Temple », dans Arnaud Baudin et Philippe Josserand (dir.), *D'Orient en Occident. Les Templiers des origines à la fin du XII^e siècle*. Colloque international du neuvième centenaire de l'ordre du Temple, 1120-2020 (Troyes, 3-5 novembre 2021), Gand, Snoeck, 2023, p. 308-327.

Goepp, Mesqui et Yehuda 2021 – Maxime Goepp, Jean Mesqui et Elisabeth Yehuda, « Bread for All. Double-Chambered Baking Ovens in Castles of the Military Orders : Le Crac des chevaliers (Syria), Le Chastellet du Gué de Jacob, Belvoir and Arsur (Israel) », dans Vardit R. Shotten-Hallel et Rosie Weetch (éd.), *Crusading and Archaeology. Some Archaeological Approaches to the Crusades*, Londres, Routledge, 2021, p. 116-140.

Mesqui 2019 – Jean Mesqui, « Cuisines, boulangeries et réfectoires dans les châteaux des Hospitaliers au Proche-Orient », *Bulletin de la Société de l'histoire et du patrimoine de l'Ordre de Malte*, 41 (2019), p. 5-34.

Müller-Wiener 1966 – Wolfgang Müller-Wiener, *Burgen der Kreuzritter im Heiligen Land, Zypern und in der Ägeis*, Munich / Berlin, Deutscher Kunstverlag, 1966.

Shotten-Hallel 2023 – Vardit Shotten-Hallel, « Le site archéologique de Château-Pèlerin », dans Arnaud Baudin et Philippe Josserand (dir.), *D'Orient en Occident. Les Templiers des origines à la fin du XII^e siècle*. Colloque international du neuvième centenaire de l'ordre du Temple, 1120-2020 (Troyes, 3-5 novembre 2021), Gand, Snoeck, 2023, p. 328-342.

CILICIE

Edwards 1987 – Robert W. Edwards, « Bağras and Armenian Cilicia : A Reassessment », *Revue des études arméniennes*, 17 (1983), p. 415-455.

COMTÉ DE TRIPOLI

Deschamps 1973 – Paul Deschamps, *Les Châteaux des Croisés en Terre sainte. La défense du comté de Tripoli et de la principauté d'Antioche*, Paris, Paul Geuthner, 1973 (1 vol. de textes et 1 vol. de planches).

Kázmér et Major 2015 – Miklós Kázmér et Balász Major, « Šāfītā castle and rockfalls in the "dead villages" of coastal Syria – an archaeosismological study », *Comptes-rendus Geoscience* [en ligne] : <http://dx.doi.org/10.1016/j.crte.2015.06.011>.

Major 2008 – Balázs Major, « Umm-Hūš, eine Kreuzfahrerburg im Bergland von Sāfītā », dans Mathias Piana (dir.), *Burgen und Städte der Kreuzzugszeit*, Petersberg, Michael Imhof, 2008, p. 437-447.

Piana 2008a – Mathias Piana, « Die Templerburg Chastel Blanc (Burğ aş-Sāfītā) », dans Mathias Piana (dir.), *Burgen und Städte der Kreuzzugszeit*, Petersberg, Michael Imhof, 2008, p. 293-301.

Piana 2008b – Mathias Piana, « Die Kreuzfahrerstadt Tortosa (ṭarṭūs) in Syrien », dans Mathias Piana (dir.), *Burgen und Städte der Kreuzzugszeit*, Petersberg, Michael Imhof, 2008, p. 422-437.

Piana 2014 – Mathias Piana, « A Bulwark Never Conquered: The Fortifications of the Templar Citadel of Tortosa on the Syrian Coast », dans Mathias Piana (éd.), *Archaeology and Architecture of the Military. Orders*, Farnham / Burlington, Ashgate, 2014, p. 133-171.

ROYAUME DE JÉRUSALEM

La majorité des informations publiées disponibles sur les sites mentionnés dans l'article peuvent être trouvées dans Pringle 1997, souvent avec des esquisses de plans. Sur le Chastellet du Gué-de-Jacob (Vadum Jacob), fouillé intégralement mais non publié dans les années 1990-2000, le seul recours est un modeste article de Segal, Marco et Ellenblum 2004.

Pringle 1997 – Denys Pringle, *Secular buildings in the Crusader Kingdom of Jerusalem. An archaeological gazetteer*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

Pringle 1998 – Denys Pringle, *The Churches of the Crusader Kingdom of Jerusalem. A Corpus*, vol. II – L-Z, Cambridge / Londres / New York / Port Chester / Melbourne, Cambridge University Press, 1998.

Segal, Marco et Ellenblum 2004 – Yael Segal, Shmuel Marco et Ronnie Ellenblum, « Intensity and Direction of the Geomagnetic Field on 24 August 1179 Measured at Vadum Jacob (Ateret) Crusader Fortress, Northern Israel », *Israel Journal of Earth Sciences*, 52 (2004), p. 203-208.

COURONNE D'ARAGON

La Couronne d'Aragon (Catalogne, Aragon) a été couverte de façon exceptionnelle par Joan Fuguet Sans, depuis les années 1990. Ces recherches déjà anciennes ont été renouvelées par des fouilles dont le même auteur a présenté les résultats synthétiques en 2015 et 2017.

Dans la province d'Aragon, on peut consulter avec fruit l'Inventaire, Sistem de Informació del Patrimoni Cultural Aragonés (voir en particulier Monzón).

Casadó, Rissech et Mongrell 2011 – Carles Brull Casadó, Esther Colls Rissech et Alfred Pastor Mongrell, « Treballs realitzats i previstos al castell de Miravet. Evolució d'un assentament estratègic », dans Dídac Gordillo (dir.), *Fortificaciones. Intervenciones en el patrimonio defensivo*. Actas del XXXIV Curset. Jornadas Internacionales sobre la intervención en el Patrimonio Arquitectónico (Barcelone et Tortosa, 15-18 décembre 2011), Barcelone, Instituto del Patrimonio Cultural de España, 2011, p. 103-114.

Conesa 1995-1996 – Père Lluís Artigues Conesa, « El castell de Miravet, darreres actuacions », *Tribuna d'arqueologia*, 1995-1996 (1997), p. 39-60.

Cortada 1981 – Francisco Castillon Cortada, « Los Templarios de Monzón (Huesca) (siglos XII-XIII) », *Cuadernos de Historia Jeronimo Zurita*, 39-40 (1981), p. 7-99.

Entrecanales et González – Rosa Ruiz Entrecanales et Blas Cabrera González, « Archeology in the Wall of Ávila: Latest Contributions », *Cuadernos de Arquitectura y Fortificación*, 4 (2017), p. 9-46.

Fuguet Sans 1992 – Joan Fuguet i Sans, « Els castells templers de Gardeny i Miravet i el seu paper innovador en la poliorcètica i l'arquitectura catalanes del segle XII », *Acta historica et archaeologica mediaevalia*, 13 (1992), p. 353-374.

Fuguet Sans 1995 – Joan Fuguet Sans, *L'arquitectura dels Templers a Catalunya*, Barcelone, Rafael Dalmau, 1995.

Fuguet Sans 1996 – Joan Fuguet Sans, « De Miravet (1153) a Peñíscola (1294) : Novedad y persistencia de un modelo de fortalez templaria en la provincia catalano-aragonesa de la orden », dans Francesco Tommasi (dir.), *Acri 1291. La fine degli ordini militari in Terra Santa e i nuovi orientamenti nel XIV secolo*, Pérouse, Quattroemme, 1996, p. 43-67.

Fuguet Sans 2010 – Joan Fuguet Sans, « El patrimonio monumental y artístico de los Templarios en la corona de Aragón », dans Amalia López-Yarto Elizalde et Wilfredo Rincón García (dir.), *Arte y patrimonio de las órdenes militares de Jerusalén en España : Hacia un estado de la cuestión*. Actes du colloque international (Madrid, 17-19 juin 2010), Saragosse / Madrid, Centro de Estudios de la Orden del Santo Sepulcro, 2010, p. 1-32.

Fuguet Sans 2013 – Joan Fuguet i Sans, « El castell Templer de Gardeny. Arquitectura i pintura del castell a la llum de les récents excavacions i restauració », dans *Romànic tardà a les terres de Lleida*. Actes de la Jornada de Treball XLII (Vilagrassa, 27 novembre 2011), Grup de Recerques de les Terres de Ponent, *Estudis sobre Vilagrassa*, 2013, p. 439-460.

Fuguet Sans 2014 – Joan Fuguet Sans, « Nuevas aportaciones al estudio de los castillos del Temple y del Hospital de la Corona de Aragón », dans Isabel Cristian Ferreira Fernandes (dir.), *Castelos das Ordens Militares*. Actas do Encontro Internacional (Tomar, 10-13 octobre 2012), Lisbonne, D.G.P.C., 2014, p. 11-28.

Fuguet Sans 2017 – Joan Fuguet Sans, « Miravet, un gran castell templer », *Miscel·lània del CERRE*, 27 (2017), p. 297-331.

Fuguet Sans et Arqué 2012 – Joan Fuguet Sans et Carme Plaza Arqué, « Notas sobre arquitectura militar y religiosa del Temple de la Corona de Aragón y su relación con Oriente », dans Isabel Cristian Ferreira Fernandes (dir.), *Ordens militares. Freires, guereiros, cavaleiros*. Actas do VI Encontro sobre Ordens Militares (Palmela, 10-14 mars 2010), Palmela, Município de Palmela, 2012, p. 885-914.

Fuguet Sans et Arqué 2013 – Joan Fuguet Sans et Carme Plaza Arqué, « Castillos del temple portugués y catalano-aragonés : estudio comparativo », dans Isabel Cristian Ferreira Fernandes (dir.), *Fortificações et território na península ibérica e no Magreb (séculos VI a XVI)*, Lisbonne, Colibri, 2013, vol. II, p. 473-486.

Fuguet Sans et Arqué 2015 – Joan Fuguet Sans et Carme Plaza Arqué, « La arquitectura militar del Temple en la Corona de Aragón como símbolo del poder feudal », dans Philippe Josserand, Luis F. Oliveira et Damien Carraz (éd.), *Élites et ordres militaires au Moyen Âge*, Madrid, Casa de Velázquez, 2015, p. 241-257.

Santos 2004 – Jesus Carroble Santos (dir.), *La murallas de Toledo*, Madrid, Fundacion Caja de Madrid, 2004.

PORTUGAL

Au Portugal, à la même époque, les forteresses de l'ordre du Temple ont été quadrillées par Marió Jorge Barroca. On note par ailleurs l'existence d'un inventaire monumental très riche au Portugal (Sistema de Informação para o Património Arquitectónico – SIPA) accessible en ligne ; on y trouve des notices assez complètes sur les différents châteaux.

Barroca 1996-1997 – Marió Jorge Barroca, « A Ordem do Templo e a arquitectura militar portuguesa do século XII », *Portugalia*, nova série, vol. XVIII-XVIII (1996-1997), p. 171-209.

Barroca 2001a – Marió Jorge Barroca, « The Castles of the Templars in Portugal and the Organization of the Defence of the Kingdom during the 12th Century », *Histria Antiqua*, 7 (2001), p. 159-166.

Barroca 2001b – Marió Jorge Barroca, « Os Castelos das Ordens Militares em Portugal (Séc.^o XII a XIV) », dans Isabel Cristian Ferreira Fernandes (dir.), *Mil Anos de Fortificações na Península Ibérica e no Magreb (500-1500)*. Actas do Simpósio Internacional sobre Castelos (Palmela, avril 2000), Lisbonne, Colibri, 2001, p. 525-548.

Soares 2014 – Álvaro Alexandre Oliveira Soares, *Revitalização do Castelo de Almourol*, projet de master, Institut polytechnique de Tomar, 2014.

FRANCE

Barillet 1809 – E. J. J. Barillet, *Recherches historiques sur le Temple. Notice dans laquelle on traite de l'origine de cet enclos Maison chef d'Ordre du ci-devant Grand-Prieuré de France...*, Paris, Dufour, 1809.

Curzon 1888 – Henri de Curzon, *La Maison du Temple de Paris. Histoire et description*, Paris, Hachette, 1888.

Langlois 1890 – Charles V. Langlois, « Comptendu critique de l'ouvrage d'Henri de Curzon », *Revue historique*, 40 (1890), p. 173-175.

Vecchione 1990 – Muriel Vecchione, « Un édifice templier en Provence : la tour Saint-Blaise d'Hyères », *Provence historique*, 159 (1990), p. 57-75.

Résumés

Les représentations des origines du Temple dans la chronique de Guillaume de Tyr

Pierre-Vincent Claverie

Guillaume de Tyr est le plus grand historien de l'Orient latin avec la chronique qu'il a rédigée dans les années 1170-1180. Bien que son œuvre soit inachevée, le septième chapitre du livre 12 porte comme sous-titre « Comment l'ordre de la milice du Temple est institué ». L'association de ce passage au millésime 1118 a longtemps fait croire qu'il s'agissait de la date de naissance du Temple. On tient aujourd'hui celle-ci pour concomitante du concile de Naplouse de 1120, qui motive le présent recueil. Il semble pertinent d'étudier successivement les conditions de création des proto-Templiers, les neuf années de maturation de la confrérie du Temple, ainsi que les succès et dérives de l'ordre depuis 1129. Aucun de ces thèmes ne peut être abordé sans présenter la personnalité de Guillaume de Tyr, qui avait des relations tendues avec le grand-maître Eudes de Saint-Amand dans les années 1170. On traitera aussi de la version française de la chronique de Guillaume de Tyr, connue sous le nom d'*Estoire de Éracles*. Elle exagère les rivalités existant entre l'ordre du Temple et l'Église séculière au tournant des XII^e et XIII^e siècles. Dans la même ligne, on s'intéressera à l'influence du récit de Guillaume de Tyr sur l'*Historia Orientalis* de Jacques de Vitry. Des réflexions originales ressortent de la collation des deux textes promis à une longue tradition scripturaire.

Hugonis de Paens Memoria. Une mémoire en images (XII^e-XXI^e siècles)

Thierry Leroy

Le souvenir d'Hugues de Payns s'est perdu dans les méandres de l'histoire. Pourtant, depuis

trente-cinq ans, malgré la rareté – voire l'indigence – des sources, la traque des indices les plus infimes relatifs à son existence m'a permis de reconstituer quelques éléments de sa biographie et de redonner quelque relief à l'empreinte estompée que l'homme avait laissée dans la mémoire collective. C'est aujourd'hui un pan inédit de cette mémoire que j'explore à travers un corpus d'œuvres mémoriel issu de l'imaginaire d'artistes ou de commanditaires livrant leur vision du personnage historique à des fins narratives, commémoratives ou simplement pour satisfaire aux ressorts d'une intrigue fictionnelle.

Dans la bande dessinée *I.N.R.I.* imaginée par Didier Convard comme dans le roman *Le Passeur de lumière* de Bernard Tirtiaux, Hugues est un chevalier de haute lignée apparenté aux comtes de Champagne, mais un chevalier atypique puisque davantage appliqué à poursuivre une quête initiatique qu'à guerroyer ou assurer la sécurité des pèlerins de Terre sainte. Le portrait peint par Henri Lehmann pour la galerie des Croisades de Versailles nous donne à voir un homme concentré sur ses objectifs, pénétré de grandeur et d'humilité. Aux pieds de la statue de Bernard de Clairvaux, le bas-relief de Dijon présente Hugues comme un parangon de la chevalerie chrétienne incarnant le lien entre les deux plus hauts ordres de la société médiévale. Un vitrail gallois le consacre par erreur patron des ordres hospitaliers au lendemain de la Grande Guerre, tandis qu'une médaille perpétue le souvenir du fondateur de l'ordre du Temple, ancêtre légendaire de la franc-maçonnerie. La miniature peinte pour orner la chronique de Guillaume de Tyr au milieu du XIII^e siècle représente le premier maître du Temple et son compagnon Godefroy de Saint-Omer face au roi Baudouin. Œuvre narrative exceptionnelle, elle nous offre la première image connue d'Hugues de Payns. Quant au chef-reliquaire décrit dans

les aveux du procès, il montre que même si, au début du ^{xiv}^e siècle, nombre de frères du Temple considéraient Bernard de Clairvaux comme le créateur de leur ordre, la mémoire du véritable fondateur survivait deux siècles après sa mort. Hugues de Payns est le seul fondateur d'ordre religieux n'ayant été ni canonisé, ni béatifié. Cependant, malgré un procès et une fin tragique qui ont suscité bien des légendes, sa mémoire longtemps occultée n'a pas été totalement perdue. Les quelques œuvres que nous présentons en sont un témoignage.

« Les Templiers sont parmi nous » : franc-maçonnerie, imaginaire chevaleresque et légende templière

Pierre Mollier

Lorsqu'il mourut sur le bûcher le 11 mars 1314, le dernier grand-maître des Templiers, Jacques de Molay, pensait peut-être que s'éteignait avec lui l'ordre des pauvres chevaliers du Christ. Pourtant, quatre cents ans après, au temps de Voltaire et Rousseau, certains groupes prétendirent être la survivance cachée de l'ordre du Temple injustement persécuté. Des loges maçonniques affirmaient en effet que quelques chevaliers qui avaient échappé à la persécution s'étaient réfugiés dans la lointaine Écosse et avaient survécu jusqu'au ^{xviii}^e siècle, sous le voile de la franc-maçonnerie et grâce à la protection des Stuart. Le mythe de la survivance secrète des Templiers était né. Non contents de revendiquer cette filiation inattendue, les francs-maçons du siècle des Lumières voulurent pour certains reconstituer l'ordre du Temple, son organisation et ses cérémonies.

« Une idée fausse est un fait réel », peu importe que la survivance des Templiers soit, ou non, une invention. En marge de l'orthodoxie des Églises et de l'histoire profane, la légende templière a créé un lieu accueillant aux spéculations les plus diverses dans les mouvements ésotériques et, au-delà, dans la littérature, y compris la littérature populaire. D'origine exclusivement maçonnique, cette idée de survivance secrète des Templiers a connu ensuite

une diffusion dépassant largement l'univers des loges. Il s'agit d'un exemple curieux, où le légendaire maçonnique est la source directe d'une figure devenue classique de l'imaginaire occidental.

Aux origines de l'ordre du Temple : histoire, écriture et historiographie

Philippe Josserand

Les origines de l'ordre du Temple ont fait couler beaucoup d'encre et continuent à le faire. En dépit de l'importance des travaux réalisés, aucune approche historiographique sur le sujet n'a jamais été tentée. Seul Francesco Tommasi – pionnier comme souvent – l'avait esquissée dans un article toujours essentiel, publié au début des années 1990, et j'ai espoir qu'un tel chemin, en offrant de mieux situer dans le temps le discours érudit sur les débuts du Temple, aidera à comprendre plus complètement ceux-ci. Les éléments dont je dispose n'ont rien de neuf. Je n'ai pas mis au jour de sources nouvelles sur les Templiers avant l'institutionnalisation de leur communauté, mais en reprenant celles qui existent et en m'attachant à la façon dont elles ont été traitées et pensées, je voudrais, dans une logique archéologique de dévoilement, revenir au plus près de ces frères dont l'aventure a commencé voici neuf cents ans. En partant de nous pour aller jusqu'à eux, peut-être pourra-t-on les débarrasser de certaines idées reçues qui leur collent à l'habit et ainsi – un peu plus encore – mieux les connaître.

Hugues de Payns, les « proto-Templiers » et l'incipit du Temple

Simonetta Cerrini

« *Quidam miles Hugo de Paynis qui ordinem Templariorum incoepit* » : ainsi présente Alexandre le Minorite, dans son *Commentaire à l'Apocalypse* écrit en 1249, le fondateur du Temple, qu'il place en plein milieu de l'Histoire sacrée des derniers temps. Et l'enlumineur du manuscrit de Cambridge ne manque pas d'écrire le nom « *Hugo* » à côté d'un chevalier

qui porte la croix rouge sur sa veste blanche. L'article prétend faire le point sur l'*incipit* de l'ordre du Temple, constitué par Hugues et les futurs Templiers. S'il ne livre pas de nouveautés à proprement parler inédites, il voudrait pourtant essayer de décrire, à partir des recherches les plus récentes, quel a pu être l'itinéraire de ces « *nobiles viri de equestri ordine, Deo devoti, religiosi et timentes Deum* », comme les appelait Guillaume de Tyr, parmi lesquels émergent le Flamand Godefroy de Saint-Omer, resté peut-être en Terre sainte après la conquête de Jérusalem en 1099, et le Champenois Hugues de Payns, qui a accompagné le comte de Champagne Hugues lors de ses voyages en Orient, en 1104 et en 1114, date à laquelle il a décidé de s'y établir.

On peut ainsi imaginer trois étapes successives. Au cours de la première, les « proto-Templiers » sont encore profondément liés aux idéaux et aux attentes eschatologiques déclenchés par l'appel de Clermont : on pourrait les appeler « chevaliers du Christ ». Un passage, à mon avis essentiel, de la *Chronique d'Ernoul* permet de saisir la crise de ces futurs Templiers, qui, déçus de leur état de laïcs associés à une communauté religieuse – ne correspondant plus aux motivations spirituelles qui les avaient poussés à se croiser et ensuite à rester à Jérusalem, en quittant leurs familles et leurs biens –, accomplissent leur *conversio* dans l'exercice des armes afin de défendre la Terre sainte, sous la conduite d'un maître. Cette *inventio* des futurs Templiers se joue dans le « laboratoire politico-religieux de Terre sainte », qui donne vie à plusieurs anomalies. Le médiateur de ce passage spirituel est le roi de Jérusalem – un roi en quelque sorte « absolu » – et non le patriarche. Jean Flori avait vu, dans le choix de Baudouin I^{er} de prendre la couronne, le début d'une « démythisation eschatologique » de la croisade : « sa coloration eschatologique, écrivait-il, s'efface au profit de sa dimension épique » et la croisade devient dès lors l'« accomplissement historique des prophéties, leur aboutissement et non plus le moyen de les réaliser ». Pour les futurs Templiers eux-mêmes, ce choix signe le passage à une deuxième étape, de l'attente eschatologique, déçue, à

l'accomplissement épique des prophéties, de la protection des pèlerins à la guerre, avec le roi. Cette deuxième étape, formalisée en 1120, lors de l'assemblée de Naplouse, est aussi caractérisée par un déplacement du « temple del Sepulcre », comme la *Chronique d'Ernoul* appelle le Saint-Sépulcre, au « Temple de Salomon », comme les pèlerins nomment la résidence du roi, qui, depuis 1104, s'était établi dans la mosquée al-Aqsâ et qui la prêta, comme maison mère, à Hugues de Payns, à Godefroy de Saint-Omer et à leurs confrères. Ainsi, en 1120, les « chevaliers du Christ » sont devenus les « chevaliers du Temple ». Ils participent à la duplication du pôle sacré de Jérusalem, de l'ouest à l'est, du Saint-Sépulcre de l'Évangile et du Nouveau Testament au Temple de Salomon de l'Ancien Testament.

Toutefois, la version combattante de ces laïcs religieux, présente dans l'enluminure d'un manuscrit de la *Chronique d'Ernoul*, crée une crise, nouvelle et violente, attestée par la lettre *Christi militibus* que, grâce à Dominique Poirel, on peut désormais attribuer au chanoine et théologien Hugues de Saint-Victor et non, comme je l'avais soutenu, au premier maître du Temple.

Cette crise a été surmontée uniquement par le concile de Troyes, en 1129, qui, en raison du soutien de Bernard de Clairvaux, accueille au sein de l'Église cet hybride venu de Jérusalem. Le nom que les membres de l'institution ont reçu résume bien chacune des étapes : « Pauvres chevaliers du Christ et du Temple de Salomon. » En 1139, le pape devient le seul supérieur des frères et – de fait – c'est lui qui, en 1312, abolira le Temple.

Le pèlerinage en Terre sainte aux XI^e-XII^e siècles

Sonia Merli

L'étude de la longue tradition du pèlerinage occidental en Terre sainte s'intègre au champ historiographique, ample et complexe, du pèlerinage médiéval, associé à son tour à l'image de l'*homo viator*, capable de parcourir de grandes distances dans un but de dévotion et de pénitence afin d'obtenir le salut éternel. Constituant jusqu'au X^e siècle un phénomène élitaire, le

voyage à Jérusalem – l'une des trois *peregrinationes maiores* avec Rome et Compostelle –, par mer et par terre, s'est transformé au cours du XI^e siècle en une expérience collective pour des hommes et des femmes de toutes conditions. Doté de fortes résonances eschatologiques, il en est venu ainsi à préfigurer, par certains côtés, l'expédition des *crucesignati* en armes conclue en 1099 avec la reconquête de la Terre sainte. Si, durant tout le XI^e siècle, ce sont les chroniques et les sources hagiographiques qui suppléent à l'absence de récits écrits à partir des *peregrinationes ad loca sancta*, dès le début du XII^e siècle, la littérature hodéporique reflète l'évolution d'une forme de narration édifiante qui, dans le cas du pèlerin anglais Saewulf, lequel s'est rendu à Jérusalem *causa orandi sepulchrum dominicum*, rend compte tout à la fois de l'itinéraire de voyage difficile et du parcours de dévotion consistant en des visites sur les lieux de la vie et de la passion du Christ ; ces trajets, ensemble, ont duré dix mois, de juillet 1102 à mai 1103, dont sept passés en Terre sainte, au lendemain de la naissance des États latins d'Orient.

Hugues de Blois et l'Orient : du comté de Troyes à l'ordre du Temple

Arnaud Baudin

En 1125, le comte de Champagne abdique son domaine au profit de son neveu Thibaut de Blois et rejoint la chevalerie fondée en Orient par Hugues de Payns. La décision de l'un des principaux feudataires du royaume a probablement un fort retentissement dans cette société du début du XII^e siècle, empreinte de la réforme grégorienne, où il n'est pas d'usage de voir un laïc de si haut rang renoncer, qui plus est pour rejoindre une communauté n'ayant pas encore été officialisée par l'Église de Rome. Sans apporter de sources nouvelles au dossier, mais en regardant à nouveaux frais l'existant et, notamment, un ensemble de chroniques plus ou moins bien disposées à l'encontre des Blois-Champagne, la réflexion proposée tente de contextualiser tout à la fois cet épisode de déclassement social au

sein de l'histoire de ce lignage et de celle des origines du Temple, tout en esquissant un nouvel éclairage sur les causes et les conséquences de l'engagement ultramarin d'Hugues de Blois.

Foulques V, de l'Occident à l'Orient : les réseaux du comte d'Anjou

Bruno Lemesle

La contribution étudie les réseaux du comte Foulques V dans les années qui précèdent son départ et dans les premières années de son installation en Terre sainte. Foulques avait accompli le pèlerinage à Jérusalem en 1120, puis il avait continué d'entretenir des liens étroits avec le royaume latin.

Mettre l'accent sur les réseaux du comte d'Anjou est une façon de suggérer que tout convergeait à ce que sa destinée royale, quoique imprévisible, fut au fond bien ménagée. En réalité, la politique du comte d'Anjou vis-à-vis des grands princes et vis-à-vis de ses grands vassaux révèle d'une part la versatilité et le caractère opportuniste de ses relations avec ces grands princes, d'autre part la mauvaise qualité de ses relations avec un certain nombre de nobles angevins qui se sont rebellés contre son autorité.

Foulques ne semblerait pas avoir entraîné avec lui tant de nobles de qualité que les historiens de son temps ne l'ont dit. La contribution fait le point en tentant de caractériser les relations de Foulques, d'abord avec les établissements religieux, puis surtout avec les princes et avec la noblesse jusqu'à son départ pour Jérusalem.

Il en ressort que les chroniqueurs ont un peu exagéré quand ils affirmaient que Foulques avait emmené à Jérusalem certains de ses nobles de qualité. L'auteur de la *Geste des seigneurs d'Amboise* n'avait pu nommer que le seigneur d'Amboise. Des nobles de la mouvance angevine, on n'identifie que deux d'entre eux avec lesquels le comte ne paraît pas avoir été en situation conflictuelle auparavant. Le portrait brossé d'un meneur d'hommes charismatique doit certainement être, sinon écarté, du moins ramené à une plus juste mesure.

Bernard de Clairvaux et l'ordre du Temple

Annie Noblesse-Rocher

Les relations entretenues par Bernard de Clairvaux avec l'ordre du Temple relèvent de la sphère privée par des liens familiaux : en effet, la famille d'Hugues de Payns, les Payns/Montigny, d'après les chartes de l'abbaye de Molesme, avait des liens avec celle de Montbard, famille de la mère de Bernard, Aleth. Hugues de Montbard, oncle de Bernard, entra dans l'ordre. À ce titre, la correspondance de Bernard de Clairvaux révèle l'engagement de l'abbé recommandant des Templiers à des personnages de haut rang : au patriarche de Jérusalem, Guillaume, à celui d'Antioche, Raoul, à la reine de Jérusalem. L'historiographie des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles a montré les enjeux personnels, politiques et religieux qu'entraînèrent ces liens familiaux. En 1953 eut lieu le ^{XXIV}^e congrès de l'Association bourguignonne des Sociétés savantes, qui vit paraître l'année suivante les premières études sur l'origine des relations entre Bernard de Clairvaux et les Templiers dans les *Mélanges Saint Bernard*. Bernard y est dépeint comme un moine à l'âme de croisé et l'on y examine l'apport de Bernard à la règle primitive du Temple. Les biographes de Bernard ne négligèrent pas cette partie de son engagement : Elphège Vacandard, dans sa *Vie de saint Bernard* (1895), donnait même une justification de la guerre juste que seraient les croisades. Alain Demurger, dans *Vie et mort de l'ordre du Temple*, montra l'apport de Bernard à un ordre en crise d'identité, quand Jean Flori (*L'Essor de la chevalerie aux ^x^e et ^{xii}^e siècles*) considéra que l'abbé de Clairvaux avec le *De laude novae militiae* avait littéralement fait exploser la trifonctionnalité médiévale. Reste l'étude de ce *De laude novae militiae* : ne serait-il pas, dans sa seconde partie, d'abord un pèlerinage spirituel destiné aux moines de Clairvaux, cloîtrés, dans le style de l'*Arbor vitae* de Bonaventure, réemployé, recyclé, pour les chevaliers du Temple ?

Les Templiers et la ruine du royaume de Jérusalem : une fable politique de Guillaume de Tyr

Florian Besson

En 1172, le roi de Jérusalem Amaury I^{er} se heurte violemment à l'ordre du Temple, encore assez jeune : les Templiers ont assassiné un émissaire ismaélien venu négocier avec le roi, alors même que le souverain avait placé cet homme sous sa protection personnelle. Furieux, le roi s'empare de force du templier responsable et le jette en prison, avant de ruminer sa vengeance contre ces frères ayant osé le défier. Du moins... à en croire Guillaume de Tyr, notre seule source sur le sujet. L'archevêque n'a pas de mots assez durs et insiste sur le fait que cet événement aurait pu avoir des conséquences catastrophiques, allant jusqu'à sous-entendre qu'Amaury aurait souhaité tenter de dissoudre l'ordre. Mais il faut dire que cette source est pour le moins partielle, car Guillaume de Tyr au mieux utilise, et plus probablement forge de toutes pièces, cette anecdote afin de dire du mal des Templiers. Néanmoins, derrière cette stratégie discursive, on entend également un discours très complexe sur le pouvoir royal, au plus près des nouveaux concepts politiques qui émergent à cette époque en Occident.

Le baronnage de Terre sainte au miroir de ses sceaux

Marie-Adélaïde Nielen

Issus pour la plupart de familles arrivées d'Occident à la faveur des croisades, les barons de Terre sainte ont su inventer des modes de représentation du pouvoir spécifiques et développer une sigillographie particulière, à l'évidence le fruit d'une recherche formelle poussée destinée à promouvoir un message politique à forte valeur identitaire, participant de l'affirmation symbolique du pouvoir territorial. Ici comme là-bas, le sceau équestre signale un rang éminent au sein de la hiérarchie nobiliaire.

Le revers en revanche déroge aux pratiques couramment employées en Occident, où le chevalier expose le plus souvent, au revers de son sceau, un écu aux armes, exprimant son appartenance au groupe familial. Toutefois, les seigneurs de Terre sainte choisissent majoritairement, de montrer, au revers de leur sceau, une image de la ville dont ils sont les seigneurs. Le sceau qui a servi de modèle est celui du roi Baudouin I^{er}, donnant à voir Jérusalem au revers en affichant ses trois monuments emblématiques. Comme lui, les seigneurs de Terre sainte figurent leur ville ou leur château au revers de leur bulle, affirmant dans ces images un ancrage territorial fort.

Ce modèle sigillographique, répandu en Terre sainte dès le début de l'installation des Francs, a peut-être fait des émules, ainsi que le révèle l'un des sceaux de Jean de Joinville, exemple unique dans la sigillographie seigneuriale occidentale qui pourrait bien avoir pour origine la participation de Jean de Joinville à la septième croisade.

L'autre consortium augustinien. Les Templiers et les petites communautés de chanoines réguliers des États croisés

Wölf Zoller

Considérant la période au cours de laquelle commencent à émerger les ordres militaires dans la Jérusalem du début du XII^e siècle, les historiens ont généralement souligné l'importance du « consortium augustinien », installé au Saint-Sépulcre et, dans une moindre mesure, celle du *Templum Domini* qui exerça une influence considérable sur le développement de l'ordre du Temple et de l'Hôpital. Pourtant, si les liens entre les communautés cléricales et laïques établies à proximité de la cathédrale locale et de l'ancien Dôme du Rocher étaient effectivement particulièrement forts, on néglige souvent à quel point le paysage ecclésiastique contemporain était façonné par les courants de la *vita canonica* réformée. En fait, le *mos canonicorum regularium* et la *canonica institutio ac regularium doctorum sancte civitatis*

consuetudo, qui figurent en bonne place dans le récit de la fondation de Guillaume de Tyr et dans les premiers paragraphes de la règle latine de l'ordre du Temple, s'étendaient bien au-delà des enceintes du Saint-Sépulcre et du Mont du Temple. L'église de Sainte-Marie et du Saint-Esprit sur le mont Sion, l'église de l'Ascension sur le mont des Oliviers, ainsi que les chapitres cathédraux de Bethléem, Nazareth, Hébron et Sébaste étaient tous dotés de chanoines réguliers confrontés aux mêmes défis que les ordres militaires en matière de croissance et de prospérité institutionnelles. Dans ce contexte, l'article présente un aperçu de l'état actuel de la recherche sur les liens existant entre les Templiers et les chanoines réguliers des États croisés, tant en Orient qu'en Occident.

Au regard du Temple : la notion d'« ordre » et ses mutations au XII^e siècle Florent Cugler

C'est au XII^e siècle que sont nés, dans le sillage des Cisterciens, les ordres religieux au sens juridique et moderne où nous l'entendons jusqu'à aujourd'hui, à savoir des groupements d'établissements ou communautés de religieux « institutionnellement fédérés » (G. Melville).

En disant « ordre », nous calquons le terme latin *ordo*, qui est aussi éminemment polysémique que dans notre (nos) langue(s). Employé au Moyen Âge à propos des ou par des réguliers, son champ sémantique certes se réduit, mais reste très général : *ordo* signifie « façon de vivre (en religieux) » et est alors synonyme de « discipline » ou de « règle ». Le compléter d'un adjectif ou d'un complément de nom permettait de le spécifier plus avant.

Au XII^e siècle, le terme complété d'une épithète connut un enrichissement sémantique : il ne qualifia plus seulement une façon de vivre ou observance donnée, mais également un ordre religieux. Pour autant, son sens traditionnel ne s'estompa pas devant le nouveau. En revanche, il acheva de se particulariser en devenant, en plus de différentiel, aussi exclusif et donc marqueur d'identité institutionnelle. Il resta cependant peu employé dans la langue juridique de l'Église.

À compter du pontificat d'Innocent II (1130-1143) fut mise au point la « clause de régularité » (J. Dubois), qui, si elle utilisait bien le mot *ordo*, le faisait dans le sens général traditionnel en l'assimilant à une règle donnée et lui préférait *institutio* lorsqu'il s'agissait de préciser. Le terme lui aussi plus traditionnel et générique de *religio* était plus volontiers employé. *Ordo* ne s'est détaché, puis substitué à *religio* qu'assez tardivement au XIII^e siècle.

On retrouve une évolution similaire, attestant l'itération tardive d'*ordo*, dans les statuts et les bulles du Temple. Mais ces termes ne furent ni les seuls utilisés, ni prépondérants, en particulier au XII^e siècle : on trouve en outre et surtout *militia/milites*, auxquels est fréquemment accolé le nom de la maison (*domus*) chèvétaine du Temple, lequel pouvait également servir à qualifier l'ensemble des frères. Alors que *militia/milites* étaient complètement inédits et reflétaient l'originalité que constituait l'alliance entre vie religieuse et activité militaire, l'ajout précisant le nom d'un établissement de réguliers ne l'était pas. Quant à l'emploi métonymique du nom de la maison mère, il évoque d'autre part la forme plus ancienne que revêtaient les « groupements d'établissements ou communautés de religieux », celle où ces derniers étaient subordonnés au *caput* qu'était la maison mère, dont ils ne constituaient que des *membra*, et étaient dirigés de façon centralisée et monarchique par son supérieur.

À maints égards, l'« ordre » du Temple ressemblait du reste plus à ce dernier type de « groupements » qu'aux ordres religieux de facture cistercienne, même si, très tôt, il adopta certains de leurs principaux éléments structurels et distinctifs. Quoi qu'il en soit, comme le dit elle-même déjà la règle qui lui fut donnée à Troyes en 1129, il formait bel et bien un *genus novum religionis* et sut de surcroît se montrer novateur, voire précurseur aussi en matière d'organisation.

Le processus d'institutionnalisation de l'ordre du Temple

Jochen Schenk

Le chapitre cherche à établir quand et par quels moyens une confrérie de chevaliers associés au

Saint-Sépulcre s'est développée en l'organisation que nous connaissons comme l'ordre du Temple. Il examine trois « institutions traditionnelles » en particulier – le chapitre général, la visite et la législation – et montre qu'aucune d'entre elles ne s'est développée de manière suffisamment soutenue et cohérente afin de garantir le développement et la sauvegarde d'une identité corporative (*propositum*), notamment lors de la période d'expansion rapide de l'ordre au milieu et à la fin du XII^e siècle. Au lieu de cela, les Templiers se sont fortement appuyés sur les signes et les symboles comme moyen de transmettre et de manifester les valeurs et principes fondamentaux de leur ordre à travers l'organisation, ce qui amène à conclure que la communication symbolique était un facteur clé d'institutionnalisation.

La réception de l'*ordo novus* du Temple, 1120-1150

Helen Nicholson

Les descriptions les plus connues des premières années de l'ordre du Temple – le récit de l'archevêque Guillaume de Tyr et la chronique attribuée à Ernoul et Bernard le Trésorier –, écrites deux générations après la fondation de l'ordre, sont le reflet de points de vue ultérieurs sur les origines de la fondation d'Hugues de Payns.

Les sources strictement contemporaines de la fondation offrent pour leur part un échantillon d'opinions, le plus souvent positives, sur le nouvel ordre. La réponse la plus célèbre à l'ordre du Temple est le *Liber ad milites Templi de laude novae militiae* de Bernard de Clairvaux. Certains commentateurs ecclésiastiques contemporains, reprenant les thèmes bernardins, décrivent les frères du Temple comme une nouvelle chevalerie composée à la fois de moines et de chevaliers. Pour d'autres, les Templiers constituaient la seule véritable chevalerie, accomplissant le dessein de Dieu pour les *milites*.

Les chartes de donation témoignent de l'accueil du nouvel ordre par le clergé et les seigneurs de l'Occident latin, certaines personnalités même, comme le comte Foulques V d'Anjou et le comte Ramon Berenguer III de Barcelone, étant devenus membres ou associés *ad tempus*.

Pourtant, la lettre d'Hugo Peccator aux frères du Temple fait allusion à la critique de leur vocation. Au moins deux décennies plus tard, l'abbé cistercien Isaac de l'Étoile exprime des doutes quant à un nouveau groupe militaire ayant utilisé la force afin de convertir les incroyants au christianisme, alors même que la conversion ne faisait pas partie de la vocation des Templiers. Si pour Isaac et quelques autres l'originalité du Temple restait sujette à caution, les partisans du nouvel ordre affirmaient de leur côté que cette institution s'avérait essentielle à la défense des Lieux saints.

Regards croisés de chrétiens non latins sur les Templiers en Méditerranée orientale

Marie-Anna Chevalier

L'implantation des Templiers dans tous les territoires chrétiens de Méditerranée orientale les a amenés à côtoyer des populations souvent constituées de chrétiens de différentes confessions (Arméniens, Syriaques, Maronites, Grecs et probablement Melkites). Les membres des ordres militaires ont également établi des liens avec les autorités laïques et ecclésiastiques chrétiennes orientales et ont parfois suscité, de la part de celles-ci ou de celle de personnages plus modestes, des écrits dont la teneur nous est transmise, livrant de précieux témoignages sur la manière dont les frères du Temple vivaient et étaient appréciés par les communautés chrétiennes non latines au niveau local. Ces sources révèlent la place importante occupée par les Templiers dans les sociétés de l'Orient méditerranéen depuis la fondation de l'ordre jusqu'à sa chute. Offrant le pire comme le meilleur, ces regards sur les frères du Temple, très divers et contrastés selon les auteurs, détaillent la nature de leur institution, leur règle, leur mode de vie, leur évolution, l'influence qu'ils exercent, leur attitude au combat ou encore leurs relations avec les souverains. Quant aux autres ordres militaires, ils sont soit mis en valeur par rapport au Temple lorsque l'objectif de l'auteur est de critiquer celui-ci, soit, au contraire, assimilés ou confondus avec lui.

Les Templiers en Europe centrale au XII^e siècle

Karl Borchartdt

Presque toutes les maisons, domaines et autres possessions templières connus dans l'Empire au nord des Alpes datent du XIII^e siècle. Des exceptions existaient principalement dans les parties occidentales de l'Empire en raison des relations étroites avec la Champagne et la France. Parmi ces exceptions figurent Metz, en Lorraine, fondée en 1133 en présence de Bernard de Clairvaux, et, dans le Brabant, Alphen, fondée probablement vers 1150 par les seigneurs de Breda. En 1158, les burgraves de Regensburg ont peut-être fait don de domaines à Altmühlminster, tandis qu'en 1167 le maître du Temple en Terre sainte vend au comte palatin Otto de Wittelsbach un *predium* en Bavière. En Saxe, la maison de Süpplingenburg, près de Brunswick, pourrait avoir été une fondation du duc Henri le Lion dans les années 1170. Si cela n'est pas assuré, cette hypothèse est rendue plausible par le voyage d'Henri à Jérusalem en 1172-1173 et sa rivalité avec le margrave Albert l'Ours, fondateur de la maison hospitalière de Werben. L'article traite également de la collecte des aumônes et, à cet égard, des éventuelles maisons templières dans les sièges épiscopaux, de l'impact du schisme de 1159 et du *retrais* § 87 de la règle. Cette source, sans doute rédigée dans les années 1160, ne mentionne pas d'officiers templiers pour l'Allemagne et la Lombardie, mais un pour la Hongrie. Il est possible que l'Allemagne n'ait pas eu un tel officier. En Lombardie, le père Boniface soutenait le pape pro-impérial, alors que la Hongrie a pu être incluse parce que le prince Béla de Hongrie était à cette époque l'héritier présomptif de Constantinople.

L'ordre du Temple au Portugal (XII^e-XIII^e siècles)

Luís Filipe Oliveira

La réception de l'ordre du Temple au Portugal a été pour le moins surprenante. En mars 1128, près d'un an avant le concile de Troyes, Raymond Bernard, émissaire du maître, reçoit à Braga trois importantes donations,

toutes justifiées par l'association du Temple à Jérusalem. Malgré ces dons, les premières maisons ne s'organisent qu'au milieu du XII^e siècle, lorsque les frères s'impliquent dans l'effort de guerre, dans la défense de Soure et dans la conquête de Santarém. C'est alors que les donations royales et privées définissent le déploiement territorial du Temple, notamment autour du château de Tomar et de la vallée du Tage. Les années centrales du XII^e siècle furent décisives dans l'organisation de la province templière de Portugal. Du fait de la fluidité des termes qui désignaient les supérieurs de la province, et aussi de la tendance à les présenter en portugais, sa structure réelle est plus difficile à caractériser, mais tout indique qu'elle avait un commandement unifié et une structure internationale. Aux XII^e et XIII^e siècles, il n'était pas rare que des étrangers dirigent la province ou soient placés à la tête du couvent de Tomar et des commanderies les plus notables du royaume. Contrairement à tout ce qui a été dit et répété sur l'autonomie de l'ordre au Portugal, il y a de bonnes raisons pour croire que le Temple est resté une institution internationale, fortement hiérarchisée et dirigée depuis le couvent central en Terre sainte.

Les fortifications de l'ordre du Temple au XII^e siècle : état des connaissances

Jean Mesqui

L'ordre du Temple a, très rapidement après ses origines, pris en charge la garnison de forteresses gagnées sur l'ennemi, et dès lors réaménagé ces forteresses pour les adapter à son usage. Durant ce premier siècle, on les compte essentiellement dans les pays de conquête, au Proche-Orient, en Espagne et au Portugal. Cette communication vise à dresser, à partir des études les plus récentes, un état des connaissances sur ces édifices dans ces territoires diversifiés, et de tirer quelques conclusions sur les traits communs en termes de programme architectural, tant sur le plan de la défense que sur celui des fonctionnalités tenant à la vie religieuse et monacale des chevaliers.

La Tour de Déroit et les débuts de l'ordre du Temple

François Gilet

Avant le concile de Troyes, l'ordre du Temple n'est encore qu'un projet où les proto-Templiers sont des laïcs pieux, des donnés, issus de la chevalerie, affiliés aux chanoines du Saint-Sépulcre, puis aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, expérimentant un engagement collectif nouveau au sein de la chrétienté. Les sources documentaires sont assez nombreuses et concordantes pour décrire leur première mission : protéger un passage obligé, très étroit et propice aux embuscades, *Petra Incisa*, situé entre le Mont Carmel et le littoral. Il était très fréquenté par les pèlerins en route vers Jérusalem. Protégés par une tour de défense, la Tour de Déroit, dont il reste le bloc de fondation, vingt à trente proto-Templiers évacuaient sur leurs montures les voyageurs agressés par l'ennemi, ce que symbolise l'un de leurs sceaux.

Étaient-ils présents en même temps à Jérusalem ? Au début, c'est peu probable. En raison de leur faible effectif et de la distance de 120 km à vol d'oiseau qui les séparait de la Ville sainte, leurs séjours devaient y être rares. Ils ont occupé leur tour jusqu'en 1220. Pour assurer leur autonomie, ils ont développé l'agriculture et l'élevage, dans la plaine environnante, transformant le site de Déroit en *casal*.

Lorsqu'ils furent plus nombreux, vers 1119-1120, ils se séparèrent en deux groupes. L'un assura la garde de la tour et l'autre rejoignit Jérusalem pour répondre au souhait du roi et du patriarche qu'ils élargissent leur mission à la défense des États latins, en s'implantant sur le Mont du Temple. Il faudra attendre encore une dizaine d'années pour que le concile de Troyes donne un statut religieux à ces laïcs pieux, favorisant désormais leur expansion.

À partir de 1218, les Templiers vont ériger, sur la péninsule jouxtant le site, la grande forteresse de Château-Pèlerin, leur site emblématique en Terre sainte.

Le site archéologique de Château-Pèlerin

Vardit R. Shotten-Hallel

Depuis soixante-dix ans, le château d'Atlit/Château-Pèlerin captive l'imagination de la communauté universitaire et du grand public, notamment parce qu'il est inaccessible, situé derrière les murs d'une base militaire. Dès les premiers jours du mandat britannique en Palestine, les ruines de cet immense château ont attiré l'attention des officiers et des archéologues britanniques, et plusieurs propositions ont été faites pour le transformer en musée. En 1920, le gouvernement britannique a négocié un plan visant à empêcher l'expansion du village installé à l'intérieur des ruines du château pour permettre l'aménagement du site en un mémorial à Lord Allenby et à ses armées. Une dizaine d'années plus tard, Cedric Norman Johns a été envoyé sur le site pour une première mission archéologique. Cette mission, reçue après sa nomination au département des Antiquités, dirigé par Ernest T. Richmond, comprenait le château d'Atlit et ses environs et s'est déroulée de 1930 à 1934. Le guide publié par Richmond en 1947, sous les auspices du département, demeure la référence. Cependant, les documents d'archives récemment mis au jour fournissent davantage de détails sur les travaux réalisés alors.

Les documents d'archives et le travail des officiers britanniques du département des Antiquités dans les années 1930 renseignent la mission actuelle de l'Autorité des Antiquités d'Israël sur le site.

Les objectifs de la mission sont triples : conserver et consolider les vestiges du château qui s'est fortement dégradé au cours du siècle dernier ; engager de nouvelles recherches englobant un large éventail d'études scientifiques incluant des analyses architecturales et structurelles, des études de composition chimique et matérielle et des études géologiques et climatiques ; partager les données et le site aussi bien avec la communauté scientifique que le grand public.

Cet article veut dresser un premier bilan des connaissances acquises par un croisement des recherches passées, des données archéologiques et architecturales du site en regard des sources relatives à la construction du château.

Entre fondation et construction : essai de chronologie sur quelques commanderies du quart nord-est de la France

Vincent Marchaisseau, Cédric Moulis, Cédric Roms et Pierre Testard

En s'attachant précisément à sept établissements templiers fondés au XII^e siècle, et conservant encore des bâtiments en élévation, il apparaît un décalage chronologique existant entre ces éléments. En effet, la datation des constructions (chapelle, logis, grange, cellier, etc.), lorsqu'elle est suffisamment documentée, est généralement postérieure de trente à cinquante ans à la date communément admise de la fondation de la maison templière.

La plupart des bâtiments, à l'exception notable de la chapelle de Yugney (vers 1160), ne remontent qu'au début du XIII^e siècle par leur plan, la mise en œuvre de leurs matériaux, leurs décors peints ou sculptés... Le contexte international et régional pourrait, au moins en partie, expliquer l'effervescence architecturale rencontrée en Champagne et en Lorraine. La perte des États latins semble avoir entraîné un afflux des donations à partir de la fin du XII^e siècle tout en suscitant un « esprit de croisade » particulièrement développé dans l'aristocratie champenoise au tournant des XII^e et XIII^e siècles.

Le processus sur la longue durée de la fondation/création/constitution d'une commanderie ne paraît guère éloigné de celui mis en œuvre dans quelques sites cisterciens comme Clairvaux ou Villers-en-Brabant ; ces derniers ont connu un déplacement et une monumentalisation progressive de leur abbaye sur plusieurs dizaines d'années.

Abstracts

Representations of the origins of the Temple in the chronicle of William of Tyre

Pierre-Vincent Claverie

William of Tyre is the major historian of the Crusader States, thanks to his chronicle written in the years 1170-1180. Although his opus remained unfinished, the subtitle of the seventh chapter of book 12 is "How the Order of the Templar militia was created." The association of this passage with the year 1118 led many historians to consider this year as the Temple's date of birth. Scholars now estimate that 1120, the year of the Council of Nablus, is the right date. It seems relevant to analyse the conditions of the emergence of the proto-Templars, their confraternity's nine years of evolution, and the successes and excesses of the Order since 1129. None of these topics can be considered without due presentation of William of Tyre, who had a strained relationship with the Grand Master Odo of St. Amand in the 1170s. This paper will also deal with the French version of William of Tyre's chronicle, entitled *Estoire d'Éracle* (*History of Heraclius*). This opus exaggerates the rivalry that existed between the Order of the Temple and the Secular Church at the end of the twelfth century. The chapter will also examine the influence of William of Tyre's chronicle on Jacques de Vitry's *Historia Orientalis*. Considered together, both texts, the products of a long scriptural tradition, give rise to interesting reflections.

Hugonis de Paens Memoria. A memory in images (from the twelfth to the twenty-first century)

Thierry Leroy

The memory of Hugues de Payns has been lost in the meanders of history. Yet tracking down the

smallest clues about his existence for the last thirty-five years, despite the scarcity – indeed the poverty – of the sources, has allowed me to reconstruct some elements of his biography and to restore some relief to the man's faded impression in the collective memory. I am now exploring a new facet of this memory through a corpus of memorial works produced by the imagination of artists or sponsors who present their vision of the historical character for narrative or commemorative purposes, or simply to flesh out the plot points of a fictional story.

In the I.N.R.I. comic strip imagined by Didier Convard, as in the novel *Le passeur de lumière* by Bernard Tirtiaux, Hugues was a knight of high lineage related to the Counts of Champagne, but an atypical one because he was more concerned with pursuing an initiatory quest than with warring or ensuring the safety of the pilgrims in the Holy Land. The portrait painted by Henri Lehman for the Crusades Rooms in Versailles presents a man focused on his objectives, imbued with grandeur and humility. At the foot of the statue of Bernard de Clairvaux, the bas-relief of Dijon presents Hugues as a paragon of Christian chivalry, embodying the link between the two highest orders of medieval society. The Welsh stained glass window mistakenly consecrates him the patron saint of the Hospitaller Orders in the aftermath of the Great War, whilst a medal perpetuates the memory of the founder of the Order of the Temple, the legendary ancestor of the Freemasons. The miniature painted to illustrate the chronicle of William of Tyre in the middle of the thirteenth century depicts the first master of the Order of the Temple and his companion Godefroy de Saint-Omer facing King Baldwin. This exceptional narrative work offers us the first known image of Hugues de Payns. As for the chief reliquary described in the confessions at the trial, it shows that although many brothers of the Temple at the beginning of the

fourteenth century considered Bernard de Clairvaux to be the creator of their Order, the memory of the true founder lived on two centuries after his death.

Hugues de Payns was the only founder of a religious order who was neither canonised nor beatified. Yet despite a trial and a tragic end that have sparked many legends, his long-forgotten memory has not been completely lost. The few works we present bear witness to this.

“The Knights Templar are among us”: Freemasonry, chivalric imagination and the Templar legend

Pierre Mollier

When he was burnt at the stake on March 11th, 1314, the last Grand Master of the Knights Templar, Jacques de Molay, may have believed that the Order of the Poor Fellow-Soldiers of Christ would die with him. And yet, four hundred years later, at the time of Voltaire and Rousseau, certain groups claimed to be the hidden survivors of the unjustly persecuted Order of the Temple. Masonic lodges alleged that some knights who had escaped persecution had taken refuge in distant Scotland and had survived until the eighteenth century, under the veil of Freemasonry and thanks to the protection of the Stuart kings. The myth of the secret survival of the Templars was born. Not content with professing this unexpected affiliation, some Freemasons of the Enlightenment wanted to reconstitute the Order of the Temple, its organisation and its ceremonies.

“A false idea is a real fact,” regardless of whether the survival of the Templars was an invention or not. On the margins of church orthodoxy and secular history, the Templar legend created a haven for the most diverse speculations on behalf of esoteric movements and, beyond that, in literature, including popular writings. Of exclusively Masonic origin, this idea of the secret survival of the Knights Templar subsequently spread far beyond the universe of the Lodges. This is a curious example where the Masonic legend served as the direct source of a figure that has become a classic of the Western imagination.

The origins of the Order of the Temple: history, writing and historiography

Philippe Josserand

The origins of the Templar Order have caused much ink to flow, and continue to do so today. Despite the importance of the studies on the matter, no historiographical approach has ever been attempted. Only Francesco Tommasi – a pioneer, as usual – outlined such a path in an article published at the beginning of the 1990s, which remains essential. I hope that this paper, which proposes to better situate the erudite discourse about the first years of the Templars in time, may help us to understand this initial period more accurately. The elements available to me are not new, and the article does not uncover any new sources about the Templars prior to the institutionalisation of their community. But by reading the existing sources afresh, and by studying the way in which they were written and received, I would like to get to the heart of these brethren whose adventures began nine centuries ago, in an archaeological logic of unveiling. By tracing back history from us to them, it might be possible to relieve the Templars of the age-old clichés with which they are associated, thereby improving our knowledge of them.

Hugues de Payns, the “proto-Templars” and the beginning of the Temple

Simonetta Cerrini

“*Quidam miles Hugo de Paynis qui ordinem Templariorum incoepit*”: this is how Alexander the Minorite presented the founder of the Temple in his *Commentary on Revelation*, written in 1249, situating him in the middle of the sacred history of the last days. The illuminator of the Cambridge manuscript took care to write the name “Hugo” next to a knight wearing the red cross on his white jacket.

The article aims to take stock of the beginning of the Temple order, constituted by Hugues and the future Templars. Although it does not contain unprecedented novelties as such, it nevertheless attempts, based on the most recent research, to describe the possible itinerary of these “*nobiles*

virī de equestri ordine, Deo devoti, religiosi et timentes Deum," as William of Tyre called them, including the Flemish Godefroy de Saint-Omer, who perhaps remained in the Holy Land after the conquest of Jerusalem in 1099, and the Champenois Hugues de Payns, who accompanied the Count of Champagne during his travels in the East, in 1104 and 1114, the date at which he decided to settle there.

It is possible to imagine three successive stages. During the first, the "proto-Templars" were still deeply linked to the ideals and eschatological expectations triggered by the Council of Clermont: we might call them the "knights of Christ." A passage from the Chronicle of Ernoul, essential in my opinion, allows us to understand the crisis of these future Templars, disappointed in their status as lay people associated with a religious community – no longer corresponding to the spiritual motivations that had led them to cross paths and then to remain in Jerusalem, leaving their families and possessions behind –, who carried out their *conversio* with arms in order to defend the Holy Land, under the guidance of a master. This *inventio* of the future Templars was played out in the "politico-religious laboratory of the Holy Land," which gave rise to several anomalies. The mediator of this spiritual transition was the king of Jerusalem – an "absolute" king, in a way – and not the patriarch. Jean Flori saw Baldwin I's choice to take the crown as the beginning of an "eschatological demythologisation" of the crusade: "its eschatological colour," he wrote, "disappeared in favour of its epic dimension," and the crusade therefore became "the historical fulfilment of the prophecies, their completion, and no longer the means to achieve them."

For the future Templars themselves, this choice marked the passage to a second stage, from disappointed eschatological expectations to the epic fulfilment of the prophecies, from the protection of pilgrims to war with the king. This second stage, which was formalised in 1120 during the Council of Nablus, was also characterised by a displacement of the "Temple del Sepulchre," as the Chronicle of Ernoul calls the Holy Sepulchre, to the "Temple of Solomon," as the pilgrims called the king's

residence. The latter had established himself in the al-Aqsa mosque from 1104 and lent it, as a mother-house, to Hugues de Payns, Godefroy de Saint-Omer and their brothers. Thus, in 1120, the "knights of Christ" became the "knights of the Temple." They contributed to the duplication of the sacred pole of Jerusalem, from West to East, from the Holy Sepulchre of the Gospel and the New Testament to the Temple of Solomon of the Old Testament.

Nevertheless, the fighting version of these secular religious men, present in the illumination of a manuscript of the Chronicle of Ernoul, created a new and violent crisis, attested by the letter *Christi militibus* which, thanks to Dominique Poirel, can now be attributed to the canon and theologian Hugues de Saint-Victor and not, as I had previously argued, to the first master of the Temple.

This crisis was overcome only by the Council of Troyes in 1129, which, thanks to the support of Bernard de Clairvaux, welcomed this hybrid from Jerusalem into the Church. The name bestowed on the members of the institution sums up each of the steps: "the Poor Fellow-Soldiers of Christ and of the Temple of Solomon." In 1139, the Pope became the brothers' only superior, and it was he who abolished the Temple in 1312.

Pilgrimage to the Holy Land in the eleventh and twelfth centuries

Sonia Merli

The study of the long tradition of the Western pilgrimage to the Holy Land is part of the extensive and complex historiographic field of the medieval pilgrimage, associated in turn with the image of the *homo viator*, capable of traveling great distances for the purpose of devotion and penance in order to obtain eternal salvation. The trip to Jerusalem by land or by sea – one of the three *peregrinationes maiores*, along with Rome and Compostela – was an elitist phenomenon until the tenth century. Over the course of the eleventh century, it transformed into a collective experience for men and women from all walks of life. Endowed with strong eschatological resonances, it thereby came to foreshadow, in some

ways, the expedition of the armed *crucesignati* which concluded in 1099 with the reconquest of the Holy Land. Whilst chronicles and hagiographic sources throughout the eleventh century made up for the absence of written accounts from the *peregrinationes ad loca sancta*, from the beginning of the twelfth century, viatic literature reflected the evolution of an edifying narrative form which, in the case of the English pilgrim Saewulf, who went to Jerusalem *causa orandi sepulchrum dominicum*, reported on both the difficult itinerary and on the devotional journey consisting of visits to the places of the Life and Passion of Christ; these journeys, together, lasted ten months, from July 1102 to May 1103, seven of them spent in the Holy Land, in the wake of the foundation of the Crusader States.

Hugues de Blois and the East: from the County of Troyes to the Order of the Temple

Arnaud Baudin

In 1125, the Count of Champagne gave up his domain in favour of his nephew Thibaut de Blois and joined the knighthood founded in the East by Hugues de Payns. This decision on behalf of one of the main feudatories of the kingdom probably had a strong impact on society at the beginning of the twelfth century, which was marked by the Gregorian reforms. It was not customary to see a layman of such high rank renounce his position, especially in order to join a community that had not yet been formalised by the Church of Rome. By looking afresh at the existing sources and, in particular, a set of chronicles which are more or less well-disposed with regard to the Blois-Champagne, the proposed article attempts to contextualise both this episode of social downgrading within the history of this lineage and the context of the origins of the Temple, whilst shedding new light on the causes and consequences of the overseas commitment of Hugues de Blois.

Fulk V, from the West to the East: the networks of the Count of Anjou

Bruno Lemesle

The contribution studies the networks of Count Fulk V in the years before his departure and in the early years of his installation in the Holy Land. Fulk had made the pilgrimage to Jerusalem in 1120 and had continued to maintain close ties with the Crusader States.

Emphasising the networks of the Count of Anjou is a way of suggesting that everything converged so that his royal destiny, albeit unpredictable, was basically well preserved. In reality, the policy of the Count of Anjou vis-à-vis the great princes and his great vassals revealed the versatility and the opportunistic character of his relationships with these great princes on the one hand, and on the other hand, the poor quality of his relationships with a number of noble Angevins who rebelled against his authority.

Fulk does not seem to have brought as many nobles of quality with him as contemporary historians claimed. The contribution reviews the story whilst attempting to characterise Fulk's relationships, firstly with the religious establishments, and secondly with the princes and nobles, until his departure for Jerusalem.

It appears that the chroniclers exaggerated somewhat when they claimed that Fulk had taken some of his high-quality nobles with him to Jerusalem. The author of the *Geste* of the Lords of Amboise could only name the Lord of Amboise. Of the nobles of the Angevin movement, we can only identify two who do not appear to have previously been in conflict with the Count. The existing portrait of a charismatic leader must certainly be, if not discarded, at least reduced to a more measured depiction.

Bernard de Clairvaux and the Order of the Temple

Annie Noblesse-Rocher

The relationships between Bernard de Clairvaux and the Order of the Temple fell within the private sphere as a result of family ties: according to the charters of Molesme Abbey, the family of

Hugues de Payns, the Payns/Montigny, had links with that of Montbard, Bernard's mother's family. Hugues de Montbard, Bernard's uncle, entered the Order. In this respect, the correspondence of Bernard de Clairvaux reveals the commitment of the abbot, who recommended Templars to high-ranking figures: to the Patriarch of Jerusalem, William, to that of Antioch, Raoul, to the Queen of Jerusalem. The historiography of the nineteenth and twentieth centuries revealed the personal, political and religious stakes involved in these family ties. In 1953, the *XXIV^e Congrès de l'Association bourguignonne des Sociétés savantes* took place, leading in the following year to the first studies on the origin of the relationship between Bernard de Clairvaux and the Templars in the *Mélanges Saint-Bernard*. Bernard is depicted as a monk with a crusader's soul and his contribution to the Primitive Rule of the Temple is examined. Bernard's biographers did not deny this aspect of his commitment: in his *Vie de Saint Bernard* (1895), Elphège Vacandard even gave a justification of the just war that was the Crusades. In *Vie et mort de l'Ordre du Temple*, Alain Demurger described Bernard's contribution to an Order in the midst of an identity crisis, whereas Jean Flori (*L'Essor de la chevalerie aux XI^e et XII^e siècles*) considered that with the *De Laude novae militai*, the abbot of Clairvaux had literally exploded medieval trifunctionality. There remains the study of this *De Laude novae militiae*: might it not, in its second part, from a spiritual pilgrimage intended for the cloistered monks of Clairvaux, in the style of Bonaventure's *Arbor vitae*, have been reused, recycled, for the knights of the Temple?

The Knights Templar and the ruin of the kingdom of Jerusalem: a political fable by William of Tyre

Florian Besson

In 1172, the King of Jerusalem, Amalric I, violently clashed with the young Order of the Temple. The Templars assassinated an Ismaili emissary who had come to negotiate with the king, despite the fact that the sovereign had placed this man under his personal protection. Furious, the king seized

the Templar who was responsible by force and threw him in prison, before preparing his revenge against these brothers who had dared to challenge him. At least, according to William of Tyre, our only source on the subject. The famous archbishop had no words harsh enough and insisted that this event could have had catastrophic consequences, going so far as to imply that Amalric would have liked to try to dissolve the Order. Yet this source is heavily biased, because William of Tyre used this anecdote, or more likely created it from scratch, in order to speak ill of the Templars. Nevertheless, behind this discursive strategy, we can also discern a very complex discourse on royal power, in connection with the new political concepts that were emerging at the time in medieval Europe.

The baronage of the Holy Land according to its seals

Marie-Adélaïde Nielen

The barons of the Holy Land, for the most part members of families who had arrived from the West as a result of the Crusades, were able to invent specific methods of representation of power and to develop a particular sigillography, clearly the result of extensive formal research aimed at promoting a political message with a strong identity value, contributing to the symbolic affirmation of their territorial power. Here as there, the equestrian seal signalled an eminent rank within the hierarchy of the nobility. The back of the seal, on the other hand, deviated from the practices commonly used in the West, where knights most often displayed a shield of arms on the reverse of their seals, expressing their belonging to the family group. On the reverse of their seal, the lords of the Holy Land chose for the most part to show a representation of the city of which they were the lords.

The seal that served as a model was that of King Baldwin I, representing Jerusalem on the reverse, displaying its three emblematic monuments. Like him, the lords of the Holy Land represented their city or their castle on the reverse of their seal, affirming a strong territorial anchorage by means of these images.

This sigillographic model, which was widespread in the Holy Land from the beginning of the installation of the Franks, may have been emulated, as evidenced by one of the seals of Jean de Joinville, a unique example in Western seigneurial sigillography, which may well have been based on Jean de Joinville's participation in the Seventh Crusade.

The Other Augustinian Consortium: the Templars and the smaller communities of regular canons in the Crusader States

Wölf Zoller

With regard to the formative period of the military religious orders in early twelfth-century Jerusalem, scholars have commonly accentuated the significance of the "Augustinian consortium" centred around the Holy Sepulchre and, to a lesser extent, the *Templum Domini*, which exerted considerable influence on the development of both the Templars and the Hospitallers. Yet although the ties between the clerical and lay communities established in close vicinity to the local cathedral and the former Dome of the Rock were indeed particularly strong, historians often neglect just how profoundly the contemporary ecclesiastical landscape was shaped by the currents of the reformed *vita canonica*. In fact, the *mos canonicorum regularium* and the *canonica institutio ac regularium doctorum sancte civitatis consuetudo*, which figure so prominently in William of Tyre's foundation story and the opening paragraphs of the Templars' Latin Rule, extended far beyond the precincts of the Holy Sepulchre and the Temple Mount. The Church of St. Mary and the Holy Spirit on Mt. Zion, the Church of the Ascension on the Mount of Olives, as well as the cathedral chapters of Bethlehem, Nazareth, Hebron and Sebastia, were all staffed by regular canons, who faced the same set of challenges to institutional growth and prosperity as the military religious orders. Against this backdrop, the article provides a short review of the current state of research into the network of links between the Templars and the regular canons of the Crusader States, in both the East and the West.

In Light of the Temple: the notion of "order" and its mutations in the twelfth century

Florent Cygler

Religious orders, in the legal and modern sense in which we understand them today, namely groupings of establishments or "institutionally federated" communities of religious people (G. Melville), were born in the twelfth century, in the wake of the Cistercians. In saying "order," we are copying the Latin term *ordo*, which is as eminently polysemous as it is in our language(s). Used in the Middle Ages in connection with or by regulars, its semantic field is certainly limited, but remains very general: *ordo* means "way of life (as a religious person)" and is therefore synonymous with "discipline" or "rule." Supplementing it with an adjective or a possessive phrase made it possible to specify it still further.

In the twelfth century, the term, completed by an epithet, underwent a semantic enrichment: it no longer qualified only a given way of life or observance, but also a religious order. However, its traditional meaning did not fade with the emergence of the new one. On the other hand, it became even more particular, exclusive as well as differential, and therefore a marker of institutional identity. However, it remained little used in the juridical language of the Church. The "clause of regularity" (J. Dubois) developed from the pontificate of Innocent II (1130-1143). Although this clause used the word *ordo*, it did so in the traditional, general sense by assimilating it to a given rule and preferred *institutio* when specification was required. The more traditional and generic term *religio* was also more readily used. It was only quite late in the thirteenth century that *ordo* became detached from, and then substituted for, *religio*.

A similar evolution, attesting to the late iteration of *ordo*, can be found in the statutes and bulls of the Templars. But these terms were neither exclusively nor predominantly used, especially in the twelfth century: we also find *militia/milites*, to which the name of the head house (*domus*) of the Temple was frequently attached, and which could also be used to qualify the group formed by all the brothers. Whereas *militia/milites* were

completely new, and reflected the originality of the alliance between religious life and military activity, the addition of the name of a religious house was not. As for the metonymic use of the name of the mother-house, it also evoked the older form of "groupings of establishments or communities of religious people," where the latter were subordinate to the *caput* that was the mother-house, of which they were only *membra*, directed in a centralised and monarchical manner by its superior.

In many respects, the "order" of the Knights Templar resembled the latter type of "groupings" more than religious orders such as the Cistercians, even though it adopted some of their main structural and distinctive elements very early on. In any case, as the rule given to it in Troyes in 1129 already stated, it was indeed a *genus novum religionis* and, moreover, it proved to be innovative, and even precursory, in terms of its organisation.

Processes of institutionalisation in the Order of the Temple

Jochen Schenk

This chapter attempts to establish when and by what means a confraternity of knights associated with the Holy Sepulchre developed into the organisation that we now know as the Order of the Temple. It focuses on three "traditional institutions" – the general chapter, visitation, and legislation – and argues that none of the three developed coherently or sustainably enough to guarantee the development and safeguarding of a corporative identity (*propositum*), especially during the Order's period of rapid expansion in the mid- to late-twelfth century. Instead, the Templars relied heavily on signs and symbols as a way of transmitting and manifesting the core values and principles of their Order throughout the organisation, leading the chapter to conclude that symbolic communication was a key factor of institutionalisation.

The reception of the Temple's *ordo novus*

Helen Nicholson

The best-known descriptions of the Templars' origins – the account by Archbishop William of Tyre and the chronicle attributed to Ernoul and Bernard the Treasurer – were written more than two generations after the Templars' foundation and reflect later perspectives on the origins of Hugues de Payns' Order.

Contemporary evidence reveals a range of opinions about the new order, most of them favourable. The best-known response to the new Order of the Temple is Bernard de Clairvaux's *Liber ad milites Templi de laude novae militiae*. Some contemporary clerical commentators took up his themes, describing the Templars as a new knight-hood composed of both monks and knights. For others, the Templars were the only true knight-hood, fulfilling God's purpose for the *milites*.

Donation charters indicate that both the clergy and the lords in Latin Europe welcomed the new order, and some prominent figures such as Count Fulk V of Anjou and Count Ramon Berenguer III of Barcelona became temporary members or associates. Yet Hugo Peccator's letter to the Templars hints at a criticism of their vocation. At least two decades later, the Cistercian Abbot Isaac of Stella expressed misgivings about a new military group which used force to convert unbelievers to Christianity, even though conversion was not part of the Templars' vocation. For Isaac and a few others, the originality of the Templars was grounds for suspicion, but the Templars' supporters argued that the new order was essential to defend the holy places of Christendom.

Non-Latin Christian views on the Knights Templar in the Eastern Mediterranean

Marie-Anna Chevalier

The implantation of the Templars in all the Christian territories of the Eastern Mediterranean brought them into contact with populations which were often made up of Christians of different confessions (Armenians,

Syrians, Maronites, Greeks and probably Melkites). The members of the military orders also established links with the Eastern Christian lay and ecclesiastical authorities, which sometimes gave rise to writings by them or by more modest figures, the content of which has been handed down to us, providing precious testimony about the way in which the brothers of the Temple lived and were appreciated by the non-Latin Christian communities at the local level. These sources reveal the important place occupied by the Templars in the societies of the Mediterranean East from the foundation of the Order until its downfall. Covering the best and the worst, these views on the brothers of the Temple, very diverse and contrasting depending on the authors, detail the nature of their institution, their rule, their way of life, their evolution, the influence they exerted, their attitude in combat and their relationships with the sovereigns. As for the other military orders, they are either highlighted in relation to the Temple when the author's objective is to criticise it, or, on the contrary, assimilated or confused with it.

The Templars in Central Europe during the twelfth century

Karl Borchart

Almost all of the known Templar houses, estates and other possessions in the Empire north of the Alps date from the thirteenth century. Exceptions existed primarily in Western parts of the Empire because of close relations with Champagne and France. Such exceptions included Metz in Lorraine, founded in 1133 in the presence of Bernard de Clairvaux, and Alphen in Brabant, which was probably founded around 1150 by the lords of Breda. In 1158, the burgraves of Regensburg may have donated estates at Altmühlmünster, and in 1167 the Templar master in the Holy Land sold a *predium* in Bavaria to Count Palatine Otto of Wittelsbach. In Saxony, the house at Süpplingenburg near Brunswick may have been founded by Duke Henry the Lion in the 1170s; this is not certain, but it is a defensible hypothesis on account of Henry's journey to Jerusalem in 1172/73 and

his rivalry with Margrave Albert the Bear, the founder of the Hospitaller house at Werben. The paper also discusses the collection of alms in connection with possible Templar houses at episcopal sees, and the impact of the papal schism of 1159 and the *retraits* § 87 of the rule. This source, which was probably written in the 1160s, does not cite Templar officers for Germany and for Lombardy, but mention is made of one for Hungary. It is possible that Germany never had such an officer. In Lombardy, Fr. Boniface supported the pro-imperial Pope, whereas Hungary may have been included because Prince Béla of Hungary was the heir presumptive of Constantinople at the time.

The Order of the Temple in Portugal (twelfth-thirteenth centuries)

Luís Filipe Oliveira

The reception of the Order of the Temple in Portugal was surprising, to say the least. In March 1128, nearly a year before the Council of Troyes, Raymond Bernard, the emissary of the master, received three important donations in Braga, all justified by the Temple association in Jerusalem. Despite these donations, the first Templar houses were not organised until the middle of the twelfth century, when the brothers became involved in the war effort, the defence of Soure and the conquest of Santarém. Royal and private donations then began to define the territorial deployment of the Temple, particularly around the castle of Tomar and in the Tagus valley. The mid-twelfth century was also decisive in terms of the organisation of the Portuguese Templar province. Its real structure is more difficult to characterise, partly because of the fluidity of the terms that designated the superiors of the province, but mostly due to the predisposition to present them in Portuguese. However, there is everything to indicate that it had a unified command and an international structure. In the twelfth and thirteenth centuries, it was not uncommon for foreigners to rule the province or to be placed at the head of the convent of Tomar and of the most important preceptories of the kingdom. Contrary to everything that has

been said about the autonomy of the Order in Portugal, there are good reasons to believe that the Temple remained a strongly hierarchical, international institution, ruled from the central convent in the Holy Land.

The fortifications of the Order of the Temple in the twelfth century: state of knowledge

Jean Mesqui

Very quickly after its origins, the Order of the Temple took charge of the garrison of fortresses won from the enemy, and rearranged them to adapt them to its use. During this first century, they were mainly located in the countries of conquest, in the Near East, Spain and Portugal. Based on the most recent studies, the purpose of this communication is to draw up a state of knowledge of these buildings in these diversified territories, and to draw some conclusions about their common architectural features, with regard to both defence and the functionalities related to the religious and monastic life of the knights.

The Tower of Le Destroit and the beginnings of the Order of the Temple

François Gilet

Before the Council of Troyes, the Order of the Temple was still only a project in which the proto-Templars were pious laymen affiliated to the canons of the Holy Sepulchre, then to the Hospitallers of St. John of Jerusalem, experimenting with a new collective commitment within Christianity.

Numerous documentary sources concur in describing their first mission: to protect *Petra Incisa*, an obligatory passage point which was very narrow and susceptible to ambushes, located between Mount Carmel and the coast. It was much frequented by pilgrims on their way to Jerusalem. Protected by a defensive tower, the Tower of Le Destroit, of which the foundation block remains, 20 to 30 proto-Templars evacuated travellers who were attacked by the enemy, as symbolised by one of their seals.

Were they present in Jerusalem at the same time? It seems unlikely, to begin with. Because of their small numbers and the distance of 120 km from the Holy City as the crow flies, their stays there must have been few and far between. They occupied their tower until 1220. To ensure their autonomy, they developed agriculture and raised livestock in the surrounding plain, transforming the site of Destroit into a *casal*.

When they became more numerous, around 1119-1120, they split into two groups. One group guarded the tower and the other went to Jerusalem to fulfil the wishes of the king and the patriarch to extend their mission to the defence of the Crusader States. It was not until approximately ten years later that the Council of Troyes gave religious status to these pious laymen, thereby encouraging their expansion.

From 1218 onwards, the Templars built the great fortress of Château-Pèlerin, their emblematic site in the Holy Land, on the peninsula adjacent to the site.

The archaeological site of Atlit

Vardit R. Shotten-Hallel

For seventy years, Atlit Castle/Château-Pèlerin has captured the imagination of the university community and the general public, in particular because it is inaccessible, located behind the walls of a military base. From the earliest days of the British Mandate in Palestine, the ruins of this huge castle attracted the attention of British officers and archaeologists, and several proposals were made to turn it into a museum. In 1920, the British government negotiated a plan to prevent the expansion of the village within the castle ruins to enable the site to be developed as a memorial to Lord Allenby and his armies. Approximately ten years later, Cedric Norman Johns was sent to the site on a first archaeological mission. This mission, entrusted after his appointment to the Department of Antiquities, then directed by Ernest T. Richmond, included Atlit Castle and its surroundings and took place from 1930 to 1934. The guide he published in 1947, under the auspices of the Department, remains a

reference work. However, recently unearthed archival documents provide more details about the work that was carried out at the time.

Archival documents and the work of British officers from the Department of Antiquities in the 1930s have informed the current mission of the Israel Antiquities Authority on the site.

The objectives of the mission are threefold: to preserve and consolidate the remains of the castle, which has deteriorated considerably over the last century; to engage in new research encompassing a wide range of scientific studies including architectural and structural analyses, chemical and material composition studies, and geological and climatic investigations; and to share the data and the site with both the scientific community and the general public.

This article aims to draw up an initial assessment of the existing knowledge by cross-referencing past research and archaeological and architectural data from the site, combined with sources relating to the construction of the castle.

Between foundation and construction: an attempt at a chronology of some preceptories in the north-eastern quarter of France

Vincent Marchaisseau, Cédric Moulis,
Cédric Roms and Pierre Testard

Based on a precise examination of seven Templar institutions founded in the twelfth century, of which standing buildings still remain, these elements appear to present a chronological discrepancy. When sufficiently documented, the buildings (chapel, houses, barns, storerooms, etc.) are generally dated 30 to 50 years after the commonly accepted date of the foundation of the Templar house.

Most of the buildings, with the notable exception of the chapel of Xugney (circa 1160), appear to date back only to the beginning of the thirteenth century, in view of their plans, the implementation of their materials, their painted or sculpted decorations, etc. The international and regional context might explain the architectural effervescence encountered in Champagne and Lorraine, at least in part. The loss of the Crusader States

seems to have led to an influx of donations from the end of the twelfth century, whilst simultaneously provoking a "crusade spirit," which was particularly developed amongst the Champagne aristocracy at the turn of the twelfth and thirteenth centuries.

The long-term process of the foundation/creation/constitution of a preceptory does not seem far removed from the one implemented in some Cistercian sites such as Clairvaux or Villers-in-Brabant; the latter experienced a gradual displacement and monumentalisation of their abbeys over several decades.

En janvier 1120, au concile de Naplouse, barons et prélats de Terre sainte assemblés autour du roi Baudouin II et du patriarche de Jérusalem donnent corps à la confrérie de chevaliers organisée depuis peu autour d'Hugues de Payns.

Réunis à Troyes à l'occasion du neuvième centenaire de cet événement, les auteurs, s'appuyant sur le bilan des trente dernières années de la recherche et sur une relecture des sources, explorent à nouveaux frais le premier siècle d'existence de l'ordre du Temple : l'écriture de la mémoire de ses origines, du XII^e siècle à nos jours, à travers les traditions chronistiques, historiographiques et maçonniques ; les personnalités ayant porté ou accompagné la naissance de l'ordre, le comte de Champagne Hugues de Blois et Hugues de Payns, Bernard de Clairvaux, la royauté hiérosolomytaine, Foulques d'Anjou et les barons de Terre sainte ; la position de l'Église devant l'institutionnalisation de cette nouvelle organisation militaire et religieuse, parfois décrite comme révolutionnaire et débattue du point de vue moral, et la réception du Temple dans toute la chrétienté latine, jusqu'au Portugal ou en Europe centrale, voire par-delà auprès d'autres populations chrétiennes ; enfin, l'étude des traces matérielles de la première phase de la présence templière en Orient, dans la péninsule Ibérique et dans le quart nord-est de la France.

